

**PROJET SUR LA SITUATION DES
FEMMES
IMMIGRÉES ET RACISÉES**

**RAPPORT DE TOURNÉE
PAR RÉGIONS**

Janvier 2012

*Comité de réflexion sur la situation des femmes immigrées et
racisées*

&



**table de concertation des organismes au service
des personnes réfugiées et immigrantes**

Entrevues : Mounia Chadi, Tatyana Litovchenko, Yasmina Chouakri

Transcriptions : Tatyana Litovchenko

Recherche et rédaction : Yasmina Chouakri

Révision et correction : Francine Brassard

**Avec l'appui financier du ministère de l'Immigration et des Communautés
culturelles**

*Immigration
et Communautés
culturelles*
Québec 

Table des matières

Introduction

Première partie

Contexte démographique, linguistique et économique des régions ciblées

- A- Portrait de la population régionale selon le sexe et régions ciblées par la tournée
- B- Portrait démographique des régions visées
- C- Profil linguistique de la population immigrée selon les sexes dans les régions administratives ciblées
- D- Taux d'activité, d'emploi et de chômage des régions ciblées

Deuxième partie

Profil des participantes aux groupes témoins et besoins priorités

Premier échantillon

- A- Région de Montréal
- B- Région de l'Estrie
- C- Région de la Capitale nationale
- D- Région de l'Outaouais
- E- Région de la Mauricie
- F- Région du Centre du Québec
- G- Région de la Montérégie

Deuxième échantillon

H- Femmes racisées nées au Québec

I- Femmes immigrées et racisées d'origine chinoise

J- Femmes immigrées et racisées lesbiennes

K- Femmes immigrées et racisées handicapées

Conclusion

Introduction

Ce rapport qui se présente en deux parties est un complément au rapport préliminaire de la tournée 2010 dans sept régions du Québec, lequel avait pour objectif de mieux cerner la situation des femmes immigrées et racisées et d'identifier leurs besoins. Il apporte des données brutes et une première analyse spécifique pour chacune des régions ciblées ainsi qu'une comparaison entre les régions autour de certaines variables retenues.

Dans la première partie, on pourra trouver quelques données quantitatives qui permettent de mettre en contexte sur les plans démographique, linguistique et économique, les participantes rencontrées dans les régions ciblées par l'enquête.

Dans la deuxième partie, apparaissent des données qualitatives recueillies auprès des participantes aux groupes témoins, rencontrées lors de notre tournée dans les sept régions citées dans la première partie. Ces données terrains sont priorisées pour chacune des régions.

Enfin en conclusion, nous comparerons certaines données qualitatives régionales recueillies et susceptibles d'influer sur l'autonomie économique des participantes et donc, sur leur égalité. Choix délibéré qui démontrera comme nous le verrons, que si les deux variables retenues, notamment celles de la maîtrise du français et du niveau de scolarité, souvent considérées comme les préalables d'une intégration économique, n'ont pas forcément d'incidence sur les participantes immigrées et racisées de première génération, en ont certainement une, pour celles de deuxième génération nées ici, au Québec.

Première partie

Contexte démographique, linguistique et économique des régions ciblées

A- Portrait de la population régionale selon le sexe et régions ciblées par la tournée (en couleur)

• **Tableau 1**

	Régions	Année	Sexe	Population totale	Régions	Année	Sexe	Population totale	Régions	Année	Sexe	Population totale
01	Bas-Saint-Laurent	2010 ^p	1	99 983	Bas-Saint-Laurent	2010 ^p	2	101 285	Bas-Saint-Laurent	2010 ^p	3	201 268
02	Saguenay-Lac-Saint-Jean	2010 ^p	1	136 557	Saguenay-Lac-Saint-Jean	2010 ^p	2	136 354	Saguenay-Lac-Saint-Jean	2010 ^p	3	272 911
03	Capitale-Nationale	2010 ^p	1	340 814	Capitale-Nationale	2010 ^p	2	353 045	Capitale-Nationale	2010 ^p	3	693 859
04	Mauricie	2010 ^p	1	129 283	Mauricie	2010 ^p	2	133 118	Mauricie	2010 ^p	3	262 401
05	Estrie	2010 ^p	1	153 937	Estrie	2010 ^p	2	156 038	Estrie	2010 ^p	3	309 975
06	Montréal	2010 ^p	1	949 376	Montréal	2010 ^p	2	984 706	Montréal	2010 ^p	3	1 934 082
07	Outaouais	2010 ^p	1	181 071	Outaouais	2010 ^p	2	182 567	Outaouais	2010 ^p	3	363 638
08	Abitibi-Témiscamingue	2010 ^p	1	73 878	Abitibi-Témiscamingue	2010 ^p	2	71 957	Abitibi-Témiscamingue	2010 ^p	3	145 835
09	Côte-Nord	2010 ^p	1	48 892	Côte-Nord	2010 ^p	2	46 646	Côte-Nord	2010 ^p	3	95 538
10	Nord-du-Québec	2010 ^p	1	21 818	Nord-du-Québec	2010 ^p	2	20 357	Nord-du-Québec	2010 ^p	3	42 175
11	Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine	2010 ^p	1	46 310	Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine	2010 ^p	2	47 516	Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine	2010 ^p	3	93 826
12	Chaudière-Appalaches	2010 ^p	1	203 815	Chaudière-Appalaches	2010 ^p	2	201 668	Chaudière-Appalaches	2010 ^p	3	405 483
13	Laval	2010 ^p	1	196 315	Laval	2010 ^p	2	202 352	Laval	2010 ^p	3	398 667
14	Lanaudière	2010 ^p	1	232 858	Lanaudière	2010 ^p	2	231 609	Lanaudière	2010 ^p	3	464 467
15	Laurentides	2010 ^p	1	274 164	Laurentides	2010 ^p	2	275 278	Laurentides	2010 ^p	3	549 442
16	Montréal	2010 ^p	1	714 879	Montréal	2010 ^p	2	726 544	Montréal	2010 ^p	3	1 441 423
17	Centre-du-Québec	2010 ^p	1	116 714	Centre-du-Québec	2010 ^p	2	115 671	Centre-du-Québec	2010 ^p	3	232 385

r : Donnée révisée.

p : Donnée provisoire.

Sexe : 1=hommes / 2=femmes / 3=total

Sources : Statistique Canada, Division de la démographie et Institut de la statistique du Québec, Direction des statistiques sociodémographiques.
03-02-2011

B- Portrait démographique des régions ciblées

On remarque que pour la majorité des régions ciblées par la tournée, les Immigrées sont en nombre et en pourcentage plus important que les Immigrés sauf pour le Centre du Québec. (Tableau 2 et 3)

- **Tableau 2 : Portrait démographique de la population (immigrée, non immigrée et totale) selon les sexes dans les régions administratives ciblées**

Régions administratives	Population féminine totale	Population féminine immigrée	Population masculine totale	Population masculine immigrée	Population totale	Population immigrée totale
Montréal	943 710	288 030	880 195	272 365	1 823 905	560 395
Estrie	149 045	6 790	144 910	6 745	293 955	13 535
Québec	334 720	12 570	314 880	12 595	649 605	25 165
Outaouais	171 895	11 990	166 285	11 640	23 630	338 190
Mauricie	129 340	2 010	123 590	1 975	252 930	3 985
Centre du Québec	110 205	2 365	109 435	2 525	219 640	4 890
Montérégie	680 520	50 700	659 270	50 085	1 339 785	100 785

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 96, p. 99, p. 102, p. 105, p. 108, p. 135, p. 147.

- **Tableau 3 : Nombre et pourcentage de la population immigrée selon les sexes dans les régions administratives ciblées**

Régions administratives	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale
Montréal	288 030	51,4	272 365	48,6	560 395
Estrie	6 790	50,2	6 745	49,8	13 535
Québec	12 570	50,0	12 595	50,0	25 165
Outaouais	11 990	50,7	11 640	49,3	23 630
Mauricie	2 010	50,4	1 975	49,6	3 985
Centre du Québec	2 365	48,4	2 525	51,6	4 890
Montréal	50 700	50,3	50 085	49,7	100 785

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 86.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

C- Profil linguistique de la population immigrée selon les sexes dans les régions administratives ciblées

Nous remarquons que pour l'ensemble des régions, sauf pour le Centre du Québec (région où le nombre de femmes est cependant inférieur à celui des hommes), que les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais sont toujours en nombre plus élevé que les Immigrés de la même catégorie. Ces données correspondent à la réalité du terrain puisque les participantes rencontrées vivaient plusieurs obstacles spécifiques relativement à leur francisation et étaient un bon nombre à ne parler ni le français, ni l'anglais. Nous verrons un peu plus loin dans le rapport, quels sont ces obstacles.

Pour la région de Montréal, en 2006, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais étaient 3,9% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 11 960, pour un total de 32 050.

- **Tableau 4 : Région de Montréal**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	78 690	27,3	58 295	21,4	136 985	24,4
Français et anglais	127 970	44,4	149 645	54,9	277 610	49,5
Anglais seulement	59 365	20,6	54 380	20,0	113 745	20,3
Ni français, ni anglais	22 005	7,6	10 045	3,7	32 050	5,7

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 105.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région de l'Estrie, en 2006, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais étaient 0,9% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 60, pour un total de 375.

- **Tableau 5 : Région de l'Estrie**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	3 045	44,8	2 535	37,6	5 580	41,2
Français et anglais	3 005	44,3	3 615	53,6	6 625	48,9
Anglais seulement	515	7,6	430	6,4	950	7,0
Ni français, ni anglais	215	3,2	155	2,3	375	2,8

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 102.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région de Québec, en 2006, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais étaient 1,4% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 180, pour un total de 735.

• **Tableau 6 : Région de Québec**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale
Français seulement	6 575	52,3	5 910	46,9	12 490	49,6
Français et anglais	5 335	42,4	6 230	49,5	11 560	45,9
Anglais seulement	200	1,6	175	1,4	375	1,5
Ni français, ni anglais	455	3,6	275	2,2	735	2,9

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 96.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région de l'Outaouais, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais en 2006, étaient 2,5% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 300, pour un total de 765.

• **Tableau 7 : Région de l'Outaouais**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	3 175	26,5	2 160	18,6	5 340	22,6
Français et anglais	5 900	49,2	6 635	57,0	12 535	53,0
Anglais seulement	2 385	19,9	2 610	22,4	4 995	21,1
Ni français, ni anglais	535	4,5	235	2,0	765	3,2

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 108.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région de la Mauricie, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais en 2006, étaient 0,7% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 15, pour un total de 105.

• **Tableau 8 : Région de la Mauricie**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	1 270	63,2	940	47,6	2 210	55,5
Français et anglais	645	32,1	970	49,1	1 620	40,7
Anglais seulement	30	1,5	15	0,8	45	1,1
Ni français, ni anglais	60	3,0	45	2,3	105	2,6

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 99.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région du Centre du Québec, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais en 2006, étaient 0,5% moins nombreuses que les Immigrés qui les dépassaient en nombre de 25, pour un total de 765.

• **Tableau 9 : Région du Centre du Québec**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés et racisés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	1 625	68,7	1 430	56,6	3 055	62,5
Français et anglais	525	22,2	830	32,9	1 350	27,6
Anglais seulement	25	1,1	50	2,0	75	1,5
Ni français, ni anglais	190	8,0	215	8,5	400	8,2

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 147.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

Pour la région de la Montérégie, en 2006, les Immigrées ne maîtrisant ni le français, ni l'anglais étaient 2,2% plus nombreuses que les Immigrés et les dépassaient en nombre de 1145, pour un total de 3635.

- **Tableau 10 : Région de la Montérégie**

Connaissances linguistiques	Nombre de femmes immigrées	Pourcentage de femmes immigrées %	Nombre d'hommes immigrés	Pourcentage d'hommes immigrés %	Population immigrée totale	Pourcentage de la population totale %
Français seulement	15 395	30,4	12 530	25,0	27 920	27,7
Français et anglais	24 095	47,5	29 035	58,0	53 125	52,7
Anglais seulement	8 820	17,4	7 285	14,5	16 100	16,0
Ni français, ni anglais	2 390	4,7	1 245	2,5	3 635	3,6

Source : Statistique Canada, Recensement de 2006, compilations spéciales du MICC, p. 135.

<http://www.micc.gouv.qc.ca/publications/fr/recherches-statistiques/Population-immigree-recensee-Quebec-regions-2006.pdf>

D- Portrait de l'activité, de l'emploi et du chômage dans les régions ciblées

• **Tableau 11 : Comparaison des taux dans différentes villes du Québec**

	1 ^{er} tr. 2010 ^r	2 ^e tr. 2010 ^r	3 ^e tr. 2010 ^r	4 ^e tr. 2010 ^r	1 ^{er} tr. 2011 ^r	Écart 1 ^{er} tr. 2011/ 1 ^{er} tr. 2010
Capitale-Nationale						
Taux d'activité	64,4	65,5	67,4	68,3	66,5	2,1
Taux d'emploi	61,2	61,9	64,3	64,7	61,8	0,6
Taux de chômage	4,9	5,4	4,6	5,3	7,0	2,1
Mauricie						
Taux d'activité	53,7	55,3	57,8	62,6	63,1	9,4
Taux d'emploi	48,8	50,5	52,1	57,6	58,2	9,4
Taux de chômage	9,3	8,6	9,9	8,1	7,8	-1,5
Estrie						
Taux d'activité	59,5	60,8	62,5	65,1	65,5	6,0
Taux d'emploi	54,7	55,8	57,0	60,5	61,1	6,4
Taux de chômage	8,2	8,4	8,9	7,1	6,9	-1,3
Montréal						
Taux d'activité	65,2	66,1	65,7	64,2	64,5	-0,7
Taux d'emploi	58,8	59,6	59,3	58,1	58,3	-0,5
Taux de chômage	9,8	9,7	9,8	9,5	9,5	-0,3
Outaouais						
Taux d'activité	70,6	69,3	68,9	66,2	67,6	-3,0
Taux d'emploi	65,9	64,6	63,8	61,7	62,7	-3,2
Taux de chômage	6,6	6,8	7,3	6,7	7,2	0,6
Montérégie						
Taux d'activité	67,7	67,2	67,6	67,4	66,5	-1,2
Taux d'emploi	62,1	62,0	62,5	62,3	61,8	-0,3
Taux de chômage	8,3	7,7	7,5	7,6	7,2	-1,1

Source : Statistique Canada, Enquête sur la population active.

Compilation : Institut de la statistique du Québec. 2011

En comparant les taux de chômage dans les différentes régions ciblées au premier trimestre 2011, on remarque qu'il se situe entre 6,9 à 9,5 avec le taux le plus bas pour la région de l'Estrie et le plus haut pour la région de Montréal. Cependant, les variations des taux de chômage pour chacune des régions n'a pas, à notre avis, d'incidence sur le taux

d'emploi des participantes immigrées rencontrées puisqu'elles étaient, quelque soient les régions, au total 83,94% à être sans emploi.

Deuxième partie

Profil des participantes aux groupes témoins et besoins priorités

Premier échantillon

Profil des organismes ayant recruté les participantes de cet échantillon

Pour le premier échantillon, l'ensemble des organismes qui ont effectué le recrutement des participantes sur la base des critères définis dans le projet, qui leur avaient été communiqués, étaient des organismes membres de la Table de concertation des organismes au service des personnes réfugiées et immigrantes (TCRI), partenaires du ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles (MICC)¹ mais la nature et les objectifs de ces organismes étaient diversifiés.

Ainsi, sur les huit organismes qui ont contribué au recrutement, six étaient des organismes mixtes de l'immigration, parmi lesquels, un seul avait un service permanent² (CARI St-Laurent) s'adressant aux femmes, deux étaient des organismes de femmes dont l'un s'adressait aux femmes immigrantes (Association des femmes immigrantes de l'Outaouais³) et l'autre étant destiné à toutes les femmes (Centre des femmes de Montréal), qui malgré son nom n'est pas un centre de femmes⁴ dans le sens de la définition de *l'R des centre de femmes du Québec*.

¹ « Organismes communautaires sans but lucratif sous ententes de services avec le ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles pour offrir des services aux nouveaux immigrants en vertu de programmes spécifiques ».

² Le service **Femmes du Monde** du CARI St-Laurent « est un support à l'intégration sociale et culturelle des femmes d'ici et d'ailleurs. Les objectifs sont :- Éviter l'isolement, - Soutenir l'estime de soi et la reconstruction identitaire, - Favoriser le rapprochement interculturel, - Déconstruire les préjugés, - Renforcer les valeurs et les compétences des femmes. Les activités offertes dans ce cadre sont : Ateliers de couture ; ateliers d'artisanat ; cuisine internationale ; cuisine collective ; ateliers de prise de parole ; ateliers sur les compétences parentales ; ateliers de pratique du français ; Réseau de marrainage ; ciné-débat ; aérobie ; comité Femmes et Engagement ; sorties familiales

³ L'AFIO est un organisme communautaire régional sans but lucratif fondée en 1984. Sa mission est de favoriser l'intégration sociale, culturelle et économique des femmes immigrantes et de leur famille dans la société d'accueil. Ses objectifs sont notamment de : -Briser l'isolement social et économique de certaines femmes. -Offrir des services de support et d'aide aux femmes immigrantes démunies socialement et économiquement. -Mettre sur pied une programmation permettant de répondre aux besoins de la clientèle immigrante.-Offrir un service d'orientation pour les femmes démunies.-Collaborer avec tout autre organisme et individu ayant des objectifs similaires afin de favoriser le rapprochement culturel et de coordonner ses actions vers l'adaptation de la femme à la société d'accueil.

⁴ « Un centre de femmes est une initiative locale, créée et gérée par et pour les femmes de son milieu. L'approche y est clairement féministe ; on reconnaît que les femmes subissent une discrimination spécifique dans tous les domaines (socialisation, relations personnelles, marché du travail, monde politique...) et on veut changer les choses ! Les

Le Centre des femmes de Montréal se définit comme « *une ressource multidisciplinaire à caractère unique vers laquelle, depuis 37 ans, plus d'un demi-million de femmes de toutes origines, vivant des difficultés sur les plans personnel, familial, social et bien sûr économique, se tournent afin d'acquérir une autonomie personnelle et professionnelle en améliorant leurs conditions de vie et celles de leur famille* ».

Une des particularités pour cet organisme de femmes, est qu'il bénéficie du *Programme d'aide aux nouveaux arrivants (PANA)*⁵ du ministère de l'Immigration et des Communautés culturelles, et offre également des services qui visent à faciliter l'adaptation et l'intégration des nouvelles arrivantes et de leur famille au Québec par le biais de services individuels et d'activités de groupe dont un programme d'intégration linguistique, un programme d'accompagnement individuel et un programme de rencontres (de groupe) visant à briser l'isolement des femmes, à favoriser le développement de leur autonomie et leur confiance en soi tout en les informant de leurs droits et des ressources existantes. Il faut préciser qu'en plus du français et de l'anglais, ces services sont offerts en plusieurs langues (espagnol, arabe, créole, etc.). L'offre de ces langues variant d'année en année selon les besoins linguistiques de la clientèle.

différents aspects de la condition féminine peuvent être examinés. L'importance donnée à l'un ou l'autre aspect de la vie des femmes dépendra en grande partie du milieu où le centre est implanté, des besoins des femmes qui le fréquentent. ...Chaque centre offre trois types d'activités : les **services** (référence, soutien individuel, halte-garderie, accompagnement...), les **activités éducatives** (café-rencontre, ateliers, groupes d'entraide, théâtre, journal...) et les **actions collectives** pour l'égalité des femmes et la justice sociale (participation au conseil d'administration, manifestations, représentation auprès des éluEs et des instances locales et régionales, journée internationale des femmes, développement régional, sécurité des femmes...) ».

⁵ Peu d'organismes de femmes et de centres de femmes bénéficient d'ententes récurrentes avec le MICC bien que cela soit le cas de l'AFIO et du Centre des femmes de Montréal.

A-RÉGION DE MONTRÉAL

Groupe témoin à Montréal (Cari Saint-Laurent)

1-Profil des participantes

Dans l'arrondissement de Saint-Laurent-Montréal, nous avons pu rencontrer, par l'intermédiaire du CARI Saint-Laurent, trente quatre femmes. Ce qui représentait 17,6% de l'ensemble des participantes aux groupes témoins. Elles étaient pour une grande partie maghrébines (62%), soit Marocaines (38%), soit Algériennes (24%.)

Si on y ajoute les autres femmes en provenance de l'Égypte, du Liban et de l'Irak, l'origine arabe représentait 76% des participantes. Cependant, comme nous le verrons plus loin, la nouvelle immigration irakienne féminine rencontrée se retrouvait plus représentée dans les régions autres que dans la métropole (seulement 3% pour ce groupe témoin). Les autres origines étant la Colombie, le Venezuela, le Congo, les États-Unis, Haïti et la Turquie.

D'une part, les participantes rencontrées au CARI-St-Laurent étaient en partie, assez jeunes, puisque plus de 32% d'entre-elles étaient âgées entre 20 et 35 ans et plus de 41% entre 36 et 45 ans. Soit au total 74% ne dépassait pas 45 ans. Les participantes âgées entre 46 et 65 ans représentaient 26% des participantes. On pouvait donc observer une certaine diversité dans la répartition des groupes d'âge. D'autre part, elles étaient pour la plupart récemment établies au Québec : 65% d'entre-elles étaient arrivées depuis moins de trois ans, 35% depuis trois ans et plus alors que 17% y vivaient depuis plus de 10 ans.

65% des participantes avaient un niveau universitaire ou collégial : 14 d'entre-elles avaient un niveau universitaire (41%) et huit, un niveau collégial (24%), alors que neuf avaient un niveau secondaire et trois un niveau primaire. Ce qui signifie que la majorité de ces femmes étaient diplômées et francophones.

Malgré cet état de fait, seulement deux d'entre-elles occupaient un emploi et dix étaient prestataires de l'aide sociale. Toutefois, il est à noter que 11 de ces femmes avaient suivi ou suivaient encore des cours de francisation.

En ce qui a trait au statut, 27 étaient résidentes permanentes (dont huit étaient requérantes principales), cinq étaient citoyennes canadiennes et une seule était Réfugiée acceptée. La plupart d'entre-elles était mariées, dont 22 avaient des enfants en bas âge.

2- Priorisation des besoins :

- Obstacles liés à la non valorisation des diplômes et de l'expérience acquise

Étant francophones et diplômées (65% ayant un niveau universitaire ou collégial), ces femmes ne comprenaient pas que le marché de l'emploi ne leur soit pas réceptif :

« On vient avec des diplômes ici. Normalement, on pense être professionnelle et puis d'un coup on se rend compte qu'on doit recommencer. On doit avoir le diplôme du pays pour pouvoir travailler. C'est vraiment dur. » (Mtl. Cari13)

La non valorisation de leurs diplômes et de leurs acquis professionnels du pays d'origine, les lenteurs dans l'attribution des équivalences ainsi que l'impact en termes de report de projets de formation ou d'emploi étaient les obstacles les plus cités :

«...Une fois qu'elles déposent leur dossier, ça prend maintenant jusqu'à une année pour l'équivalence. Alors, cette femmes-là, qu'est-ce qu'elle va faire depuis son arrivée ici jusqu'à un an, en attendant son équivalence ? Elle veut chercher un travail. Peut-être, elle va faire une formation qui va lui donner accès à son champ de travail. Donc ça aussi, c'est un très, très, grand problème. Moi, j'ai attendu huit mois. Alors, après huit mois, la formation que je veux, par exemple, ça y est, elle est reportée pour l'année prochaine". (Mtl.Cari27)

La contradiction entre l'évaluation positive des habiletés professionnelles au moment de l'attribution du statut d'immigration et la réalité du marché québécois qui ne valorise pas les diplômes et l'expérience professionnelle des nouveaux arrivants était mise en avant également. (Mtl.Cari28)

- **La méconnaissance de l'anglais : un obstacle de plus sur le marché du travail**

La grande majorité de ce groupe parlant bien français depuis le pays d'origine, elles ont identifié la non maîtrise de l'anglais combiné à la non valorisation de leurs diplômes et acquis, comme un obstacle supplémentaire sur le marché du travail :

«J'ai remarqué que l'anglais est priorisé par rapport au français. J'apprécierais qu'on mette l'accent plus sur l'anglais pour les immigrants». (Mtl. Cari21)

«Vu l'importance de l'anglais sur le marché du travail, on doit mettre l'apprentissage de l'anglais au même niveau que le français». (Mtl.Cari33)

- **Insuffisance au niveau de l'accompagnement par Emploi-Québec et d'autres organismes**

Dans ce groupe plusieurs participantes ont déploré le fait qu'Emploi-Québec refuse de financer des formations qui, selon elles, seraient plus utiles aux Immigrantes. La perception d'une rigidité des critères et d'un déficit de communication avec les agent(e)s d'Emploi-Québec « qui les obligent » à aller directement sur le marché du travail étaient les principaux obstacles rencontrés cités, empêchant une adaptation ou une réorientation par la formation.

C'est le cas d'une participante, à qui un agent d'Emploi-Québec aurait dit, qu'elle ne correspondait pas aux critères d'Emploi-Québec pour bénéficier d'une formation en administration (pour devenir secrétaire d'école), étant donné qu'elle n'avait jamais travaillé, qu'elle n'était pas prestataire de la sécurité du revenu et que son mari travaillait. Ayant un enfant en garderie, elle ne pouvait pas non plus travailler à plein temps :

«Quand j'ai trouvé une place à ma fille en garderie, j'ai été à l'Emploi Québec et là, j'ai discuté avec l'agent. Je n'ai pas apprécié la façon dont elle m'a parlé. Je lui ai dit que je n'ai jamais travaillé, là maintenant je suis disponible, j'aimerais faire une formation. Je voulais la faire dans l'administration, ..., il y a le prêt-bourse, je sais, à la Commission scolaire Marguerite Bourgeois, pour faire secrétaire d'école. Ça prend 13 mois en tout, mais elle m'a dit : Si vous avez les moyens pour la financer vous-même, c'est tant mieux pour vous, allez-y. Elle m'a carrément dit : Non. Elle m'a dissuadée. Ce n'est pas intéressant, les études ici, c'est difficile, ce n'est pas comme en Algérie. J'ai compris que pour elle, il vaut mieux aller travailler, au lieu de faire une

formation. Elle m'a dit que, bon, je ne suis pas au bien-être social, parce qu'ils financent des formations pour les gens qui sont au bien-être social, ce n'était pas mon cas. Ils financent aussi les formations pour les gens qui ont accumulé 900 heures de travail, c'est l'équivalent de 6 mois de travail, je crois. Et puis ils tombent au chômage, par exemple. Là, ils peuvent faire quelque chose pour eux. Mais moi, c'est ni l'un, ni l'autre. Et puis, mon mari travaille. Elle ne pouvait absolument rien. Elle m'a dit : Si vous avez les moyens pour la financer vous-même, c'est tant mieux pour vous, allez-y... Ça m'a vraiment découragée. Et elle m'a dit : Pour trouver un emploi en attendant, vous préparez le CV et vous faites du porte-à-porte. Et il faut s'attendre à des réactions négatives, il ne faut pas vous décourager, il faut refaire surface. Mais moi j'ai dit : Si on va me balader comme ça, je vais mourir, je vais être tellement déçue que je n'oserais pas faire quelque chose d'autre. Elle ne m'a pas proposé une expérience de travail, car je lui ai dit que j'ai le problème de la garderie, l'éloignement et tout ça". (Mtl.Cari35)

C'est aussi le cas d'une femme que le CLE (Centre local d'emploi) refusait d'orienter, comme elle l'aurait souhaité, vers une formation d'éducatrice afin de changer de carrière et insistait pour qu'elle poursuive une carrière en comptabilité, mais on lui refusait en même temps, une formation en logiciels, indispensable à cet effet :

«Je suis allée au CLE, alors j'ai rencontré l'agente, elle me demande : Est-ce que vous êtes contente? Oui, je suis contente, mais je n'ai jamais travaillé. Alors j'aimerais changer de carrière. Je n'ai jamais travaillé en tant que comptable, je veux une formation d'éducatrice, quelque chose comme ça avec les enfants...Non, ce n'est pas le cas, ce n'est pas le moment de la faire. Va chercher du travail. Alors, j'ai dit : Je n'ai jamais travaillé comme comptable en Algérie, j'ai fait mes études, j'ai travaillé en tant que secrétaire médicale, après je me suis mariée et ça y est. Alors, comment je pourrais travailler si je ne connais pas les logiciels comptables, il faut une autre formation pour aller au travail. Mais elle n'a pas voulu". (Mtl.Cari38)

- Problèmes spécifiques aux femmes qui n'ont jamais travaillé ou qui n'ont pas de qualifications spécifiques

Bien que la majorité des participantes avait un niveau d'études avancées, 35% d'entre elles avaient un niveau secondaire (9 femmes) ou un niveau primaire (3 femmes.) et 32% ne maîtrisaient pas le français (11 femmes). L'une d'entre elles, arrivée depuis 5 mois, caissière à temps partiel et à la recherche d'un travail, avait exprimé ainsi ses besoins d'insertion à la fois par l'apprentissage de la langue et d'un métier :

«On veut apprendre la langue, l'écriture, la lecture, d'autres choses comme la couture, la cuisine, ou autre chose... Oui, parce qu'on reste à la maison. Qu'est-ce qu'on fait? On a encore plus de stress. » (Mtl. Cari16)

- Des places en garderie : facteur déterminant pour la mobilité des femmes

On remarquera que le déficit de places en garderie affecte tout un ensemble d'activités sociales importantes pour l'insertion socio-économique des participantes rencontrées: telles, la francisation, le travail, l'accès à l'aide alimentaire et à d'autres types activités.

Six participantes de ce groupe témoin étaient confrontées au problème de places en garderie et deux avaient trouvé des places pour leurs enfants.

Ces femmes se sentaient immobilisées à la maison quand elles ne pouvaient pas trouver quelqu'un pour les relayer pour la garde de leurs enfants durant leur absence. C'était le cas d'une participante ayant perdu son travail, car elle n'avait pas de garderie pour son enfant. Maintenant qu'elle avait fini par trouver une place en garderie grâce à des « circonstances exceptionnelles », elle ne pouvait s'engager dans une formation en vue d'un emploi à cause de l'éloignement de la garderie de son lieu de résidence en transport en commun :

«Ça fait 17 mois qu'on est ici. J'ai trois filles : 14, 11 et 2 ans. Mais l'année passée, elles avaient une année de moins, ce qui fait que ma petite avait une année. Comme tout le monde ici, dès que je suis arrivée, j'ai commencé à chercher une garderie pour ma fille. Même si je n'étais pas vraiment prête à me séparer d'elle, je n'avais pas vraiment le choix. J'ai tout essayé, mais rien à faire. Je me suis rabattue sur le milieu familial et j'ai vraiment été déçue. Je déposais ma fille le matin, elle pleurait. J'arrivais à la maison et l'éducatrice m'appelait : Viens récupérer ta fille parce qu'elle ne veut pas arrêter de pleurer... En plus, ça me faisait vraiment loin, je courais pour aller la récupérer. Et en même temps, j'avais commencé à travailler un petit peu, ...comme aide éducatrice, même si je n'avais pas fait de formation, on m'a prise parce que j'avais une expérience de maman, j'ai élevé trois enfants. On m'a prise, j'ai commencé à travailler, mais ma fille ne voulait pas s'adapter au milieu familial. J'ai dû arrêter le travail et récupérer ma fille. Au final, j'ai passé toute l'année à la maison. Cette année elle a eu deux ans. Comment j'ai pu trouver une place dans cette garderie-là, c'est justement parce que je les connaissais, j'avais travaillé chez eux l'année d'avant...J'ai le niveau secondaire V ici. Alors, pour moi il faut vraiment passer par une formation. Mais je n'arrive pas à m'engager. Je me dis : Si je m'engage,

je ne pourrais pas y arriver. Rien que d'aller amener ma fille à la garderie et de revenir, ça me prend...» (Mtl. Cari20.)

Le problème des places en garderie se pose en termes de disponibilités (listes d'attente longues), mais aussi en termes d'inadéquation des conditions (conflits d'horaire avec le travail ou la francisation, éloignement du lieu de résidence, etc....)

«J'ai trouvé une garderie subventionnée pour ma fille, mais la garderie est très loin. Je prends le bus et ça me prend de 40 à 45 minutes pour y aller. Je la dépose, je dois revenir. J'attends le bus 15 à 20 minutes. Des fois, il passe, des fois, il ne passe pas. Ça me prend énormément de temps pour y aller, pour revenir. Et c'est comme ça quatre fois par jour : Je l'amène, je reviens, je repars pour la récupérer. » (Mtl. Cari20)

De ce fait, les participantes ont souvent conclu à une inadéquation entre le travail à plein temps et le fait d'avoir un enfant en garderie. C'est d'ailleurs pour cela qu'elles ont souligné l'importance de disposer de haltes-garderies à proximité.

- Besoins en santé et en alimentation en rapport avec la culture et la religion

Dans ce groupe, quelques participantes ont exprimé des demandes qui mettent en lien leurs besoins en santé avec leurs valeurs culturelles. Certaines ont exprimé le besoin d'avoir accès à une femme médecin (Mtl.Cari42) et une femme gynécologue (Mtl.Cari43.) Deux d'entre-elles ont exprimé le besoin d'être mieux « isolées » et d'obtenir une consultation médicale dans un espace protégeant leur intimité à l'hôpital, notamment lorsqu'elles doivent se mettre en tenue légère en attente d'une radiographie ou d'un autre examen qui nécessite de se déshabiller partiellement (Mtl.Cari63), (Mtl.Cari64).

Dans le même sens, deux participantes ont exprimé des critiques par rapport au fait qu'on n'offre pas d'alimentation halal (et repas sans porc) à leurs enfants à l'école (Mtl.Cari47), (Mtl.Cari48).

- Briser l'isolement et contrer la violence conjugale

26 femmes dans ce groupe ont exprimé le besoin d'avoir plus d'activités de groupe entre femmes et 17 d'entre-elles ont exprimé un besoin d'écoute. Elles ont notamment souligné

l'importance de l'information et d'un « lien » auquel on peut s'adresser pour rompre le silence autour de la violence conjugale :

«Je pense que ça serait bien de mettre un point aussi sur la violence conjugale dans les couples parce que ça existe, c'est fréquent et ça fait beaucoup de dégâts. Alors, ça serait bien que les femmes quand elles arrivent ici, elles savent où se diriger pour avoir l'information, pour s'en sortir. Parce qu'il y a des femmes qui n'ont même pas le droit de sortir, par exemple. Il faut faire quelque chose pour que l'information leur arrive». (Mtl. Cari25, traduction)

Les participantes de ce groupe témoin étaient enthousiastes à l'idée de la création de groupes multiethniques de femmes autonomes ou avec l'appui des organismes communautaires mixtes de l'immigration qu'elles fréquentent (tel le CARI St-Laurent qui le fait déjà). Pour elles, l'organisation d'activités de groupes pour les femmes immigrées leur permettrait d'être à l'aise pour s'exprimer (Mtl.Cari53.), de sortir de leur isolement à la maison (Mtl.Cari54), de recréer le milieu de la « grande famille », tel que dans le pays d'origine (Mtl.Cari56), d'apprendre et de s'informer dans le cadre d'ateliers (Mtl.Cari57), de découvrir la culture des autres Immigrantes, ainsi que celle des Québécoises (Mtl.Cari58), de « se sentir comprise, car on se comprend mieux entre femmes » (Mtl.Cari59.)

Par ailleurs, elles considéraient :

...«important qu'il y ait différents horaires pour les activités de groupe, car il y a des femmes qui travaillent et d'autres non avec des horaires de soir et de jour». (Mtl.Cari60)

- **Besoins spécifiques des Immigrantes handicapées**

Une des participantes ayant soulevé le manque de centres d'accueil et ou d'information à ce propos, elle s'est plainte de ne pas trouver un centre par exemple, pour sa fille handicapée de 33 ans, et dont elle s'occupe à temps plein.

- Sentiment d'appartenance

15 femmes dans ce groupe témoin déclaraient se sentir « femmes » avant de se sentir « immigrantes », car elles avaient au Québec, contrairement à leurs pays d'origine, plus d'opportunités pour s'affirmer en tant que femmes (Mtl.Cari7) et parce qu'elles relativisent les difficultés rencontrées ici (Mtl.Cari15.). Le reste des participantes qui affirmaient se sentir « Immigrantes » d'abord, reliaient leur sentiment aux difficultés d'intégration, notamment l'inaccessibilité à l'emploi. Voici comment ce sentiment est résumé par une participante (via traduction) :

«Elle dit qu'une fois qu'elle aura sa propre maison, une garderie pour sa fille, un travail, là elle pourra se sentir femme». (Mtl.Cari 2, traduction)

Groupe témoin à Montréal (Centre des femmes de Montréal)

1- Profil des participantes :

Nous avons rencontré vingt quatre femmes au Centre des femmes de Montréal (CFM), soit 12% du total de l'échantillon. Ce groupe témoin était à majorité d'origine algérienne (plus de 37%). Si on y ajoute les origines marocaines (plus de 8%) et tunisiennes (plus de 4%), ce groupe-témoin était composé à 50% par des femmes originaires du Maghreb. S'y ajoutaient ensuite l'origine britannique (plus de 8%) et ivoirienne (plus de 8%). Les autres origines ethniques totalisent 34% (Cameroun, Chili, Colombie, Congo, Côte d'Ivoire, Équateur, Iran, Mali, Moldavie).

Toutes les femmes de ce groupe témoin étaient arrivées au Québec depuis moins de cinq ans. Elles étaient toutes résidentes permanentes, dont dix étaient requérantes principales (soit 42% du total). En ce qui a trait à l'âge, 75% de ces femmes avaient 45 ans et moins⁶.

⁶ En effet 33% d'entre-elles étaient âgées entre 20 et 35 ans et 42% entre 36 et 45 ans. Toutefois, il est aussi à noter que 25% des femmes rencontrées dans ce groupe étaient âgées entre 46 et 65 ans et plus.

Une seule participante avait un niveau primaire et cinq avaient un niveau secondaire. Huit d'entre-elles avaient un niveau d'études collégial et dix autres, un niveau universitaire pour un total de 75% de diplômées. Pourtant, presque 79% d'entre-elles étaient sans emploi (19 femmes) et 46% étaient prestataires de l'aide sociale (11 femmes.) Trois participantes sur 24 détenaient un emploi (à temps partiel) dans ce groupe alors que deux étaient aux études.

Étant donné la prédominance des Maghrébines dans ce groupe, 71% parlaient le français (17 femmes) et 21% étaient en classe de francisation (5 femmes).

Elles étaient toutes mariées et 50% d'entre-elles (12) avaient des enfants en bas âge.

2- Priorisation des besoins :

- Exclusion en emploi et impact psycho-social

Chez les participantes rencontrées par le biais du Centre des Femmes de Montréal, on relève des caractéristiques très similaires au groupe témoin du CARI Saint-Laurent. En effet, ce qui caractérise l'ensemble de l'échantillon montréalais pour ces deux groupes témoin est que les participantes étaient en majorité des Maghrébines, munies pour la plupart de diplômes collégial et universitaire, maîtrisant le français et en quête d'un emploi proche de leurs acquis en termes d'études et d'expériences professionnelles antérieures.

Malgré cela, très peu d'entre-elles détenaient un emploi et quand elles travaillaient, il s'agissait d'emplois bien en-dessous de leurs habiletés. En effet, dans le cas de ce groupe témoin, seulement trois parmi les 24 participantes travaillaient et ce, à temps partiel.

Dans ce groupe, les participantes ont notamment élaboré et échangé entre-elles sur le fait qu'on ne prépare pas suffisamment l'Immigrante à l'idée de tout recommencer, sans reconnaissance de ses acquis. Ce qui a été considéré comme un choc à l'arrivée au

Québec. Voici comment une participante qui avait une expérience de 20 ans de travail dans son pays d'origine, a exprimé cela :

«...on sait qu'on se retire de nos racines, on sait qu'on va affronter d'autres cultures, on va rencontrer d'autres gens. Tout ça, on est d'accord et on est bien préparé pour ça. Mais le fait de refaire tout dès le début, ça, non, on n'est pas préparé pour ça. Quand j'ai passé mon entrevue, et j'étais la requérante principale, dans la réunion, quand j'ai réussi, on ne nous a pas dit que : You born again »...il faut tout refaire dès le début, ça, on ne nous a jamais renseigné... ça. Donc, 20 ans d'expérience, c'est foutu, il faut tout refaire dès le début. Personne n'est au courant de ça. ...J'ai des amis qui m'ont appelée pour me dire : ..., qu'est-ce que tu en penses? Est-ce que tu nous encourages? J'ai dit : Il faut être prêt à tout refaire dès le début. Personne n'est au courant jusque-là...il faut tenir le monde au courant qu'il faut tout refaire. » (Mtl.CFM5)

Les participantes ont également relevé l'impact psycho-social du non emploi sur la vie de la famille en termes de sentiments de frustration chez les parents et les enfants, du fait du mode de vie qui change et du niveau de vie qui régresse (presque 80% étaient mères) relativement au pays d'origine.

Certaines participantes ont même fait part de leur peur d'être « réduites » au statut de mère au foyer, vu qu'elles n'arrivaient pas à se trouver un emploi.

Une participante a également relevé le manque d'information portant sur le marché du travail, faisant remarquer que la mauvaise orientation et le manque d'information en matière de formation font perdre du temps à l'Immigrante qui cherche un emploi. Son cas le prouve. Par exemple, elle confondait le fait de faire établir les équivalences et adhérer à l'Ordre des infirmières.

- **Non-reconnaissance des diplômes et acquis, sentiment de dévalorisation et désarroi**

Les participantes ont exprimé leur désarroi devant le peu de respect pour les diplômes d'ailleurs. Les participantes diplômées universitaires ne comprenaient pas qu'on exige d'elles de reprendre presque toutes leurs études. C'est le cas, par exemple, d'une biologiste, qui avait une expérience de dix ans. Elle avait été chef de service et avait aussi enseigné à l'université dans son pays d'origine. Elle ne comprenait pas que l'agente

d'Emploi-Québec l'orienté à retourner aux études au Cegep pour réapprendre la base des Sciences :

«Après tant de discussions avec l'agente, elle m'a dit : Là, il vous faut retourner au Cegep. Ça, je n'ai pas accepté. Je ne sais pas pourquoi, je dois refaire tout ce que j'ai fait tandis que la biologie...c'est des sciences qui sont universelles. ...Avec mes diplômes et mon expérience professionnelle, ...qu'est-ce que je dois faire au Cegep? Tandis que j'enseignais à l'Université". (Mtl.CFM26)

Les participantes étaient très étonnées du peu de considération pour l'expérience acquise dans le pays d'origine et remarquaient que l'exigence de l'expérience locale entravait l'accès aux opportunités d'emploi. C'est ce qu'a vécu, par exemple, une sociologue détentrice d'une maîtrise en développement communautaire. Elle a réussi 11 entrevues d'emploi, mais s'est trouvée au bout du compte sans emploi, à cause de l'exigence de l'expérience québécoise. Elle a fini par travailler sur appel dans un centre d'hébergement pour femmes victimes de violences :

«...j'ai une maîtrise en développement communautaire et une autre maîtrise en sociologie. Au Ministère, on m'a dit Bac+1, pour les équivalences. J'ai fait 11 entrevues réussies au total pour des postes en développement communautaire et aussi dans l'humanitaire Je me suis retrouvée sans emploi... le seul problème qui m'a bloqué jusqu'à présent, c'est que je n'ai pas d'expérience. J'ai été obligée d'accepter un emploi sur appel dans un centre d'hébergement pour femmes violentées". (Mtl.CFM29)

Une autre participante a fait part de son sentiment d'être dévalorisée par le fait qu'on n'estime pas à leur juste valeur, ses acquis et ses habiletés :

«...c'est ma deuxième année ici. Et puis je suis à l'école,... à un âge avancé.... je me sens un peu dégradée. Après une vingtaine d'années d'expérience, reprendre à zéro...ça te rabaisse... C'est une sensation de rabaissement déjà de niveau....Avoir une place dans la société, à partir de là, je dirais que je me sens femme, un peu libérée. Avoir un statut, avoir une fiche de paye, tout ça, ça marque dans la vie. C'est en lien avec l'intégration...» (Mtl. CFM1)

Pour une autre, la non valorisation sur le marché du travail amène à vouloir plier bagage et retourner chez soi (voir témoignage Mtl.CFM49, en début du rapport). Cette femme là

est Algérienne, avec 30 ans d'expérience en enseignement. Elle a fini par se résigner à chercher un emploi en garderie.

La non valorisation sur le marché de travail amène aussi à faire un deuil de ses acquis, de son passé professionnel et à lutter pour ne pas tomber dans le désespoir :

«...pour des femmes qui sont toutes passé par une période critique. C'est une période de désorientation, d'identification. Entre femmes immigrantes, quand on est ensemble -dans ce centre (CFM), c'est l'occasion de faire le nettoyage et le renouvellement. ... c'est-à-dire, on accepte le vide qu'on a, on laisse les bagages, les expériences, les acquis qu'on a eu dans nos pays et on accepte de recommencer à zéro. Et le renouvellement, c'est qu'on essaye toujours de nous donner un espoir. Toujours l'alternance entre l'espoir et l'angoisse. On essaye toujours de trouver ses pas, ses chemins et ses actes". (Mtl.CFM49)

- Sans le français, pas de travail :

Il est clair pour les participantes que la maîtrise du français est indispensable pour avoir une chance sur le marché du travail au Québec. Le confirme, le cas d'une femme hispanophone congédiée de Tim Horton le jour même où elle avait commencé. Elle était au niveau 2 de francisation et fréquentait aussi les classes de conversation du CFM :

«...moi, quand je suis arrivée je n'ai parlé rien, parce que dans mon pays,...ça parle espagnol...Maintenant, j'ai repris la classe de français. La semaine passée, j'ai eu une entrevue de travail. J'ai dit : Oh, je suis très contente, je vais travailler à Tim Horton à côté de chez moi! ...J'ai commencé la fin de la semaine, le dimanche, j'ai parlé avec le responsable de la place. Il a dit : Ok, tu vas commencer....Quand après 10h/10h30 il a dit : Ok, tu viens ici. ...il a dit : Désolé, vous ne parlez pas bien le français, ...parce qu'ici seulement ce sont les personnes qui parlent français, désolé. » (Mtl.CFM18)

- L'anglais est aussi déterminant

L'importance du bilinguisme pour avoir un travail a été soulignée par les participantes. C'est que pour une bonne partie d'entre elles, elles parlent bien français, mais elles vivent la méconnaissance de l'anglais comme un obstacle de plus sur le marché du travail.

- **Limites des formations en employabilité**

Dans les formations en employabilité, il est conseillé, selon plusieurs participantes, à des diplômées universitaires expérimentées de ne pas faire un CV valorisant, car cela risque de nuire à leurs chances d'être acceptées à des emplois non valorisés (Cas d'une femme biologiste, niveau Maîtrise).

- **Difficulté de communication avec l'agent au CLE :**

Plusieurs participantes ont attiré l'attention sur le fait que le traitement du financement des formations diffère d'un CLE à l'autre et selon l'agent(e). Elles ont déploré les refus fréquents de formation aux détentrices de diplômes universitaires, sous le prétexte justement qu'elles sont diplômées. Un exemple, au CLE-Lasalle :

Il s'agit d'une femme qui a fait ses équivalences de diplôme universitaire et a demandé à l'agent du CLE de l'aider à trouver un emploi pour une première expérience au Québec (à mettre dans son CV), il a considéré que ce n'était pas de sa compétence. Avec la subvention salariale (le PRIIME) qu'on lui a accordé, elle n'a le droit de travailler que dans son domaine, mais elle ne trouve pas dans son domaine. Devant ce blocage, elle a demandé à l'agent qu'elle ait une formation, mais il a considéré qu'étant diplômée universitaire, ils ne peuvent lui financer une formation. (Mtl.CFM33.)

- **De longues listes pour les garderies subventionnées**

La moitié des femmes dans ce groupe ont des enfants en bas âge. D'où l'importance de trouver des places en garderie à prix abordable pour leur mobilité et vu leur précarité économique. Des femmes ont confirmé l'existence de listes d'attente qui vont jusqu'à deux ans pour avoir accès à une place dans ce type de garderie :

«...ça fait deux ans que j'ai mis mon fils sur la liste d'attente et je n'ai pas encore reçu aucune réponse. Je veux faire une formation, je veux trouver un emploi, mais je n'ai pas où mettre mon fils. On est stagnante, on ne peut pas bouger parce qu'on ne trouve pas de places vacantes. »
(Mtl.CFM23)

Elles ont enfin souligné que l'absence de places en garderie peut induire à une discrimination quant à l'accès à l'emploi, car l'employeur craint que la femme ne puisse pas assurer.

- **L'isolement, une souffrance inévitable ?**

Même celles qui parlent très bien français, ont mentionné avoir souffert d'isolement. Est frappant le cas d'une jeune femme maghrébine qui a déclaré n'avoir parlé à personne pendant plusieurs mois, suite à son installation à Montréal :

«Quand je suis arrivée ici, je ne sais pas comment j'ai fait, mais je me suis retrouvée complètement isolée. Je n'arrivais pas à trouver de boulot et donc pendant trois mois ne n'ai parlé à personne. Je n'avais pas de contacts avec personne. Donc j'ai failli, on va dire, péter les plombs et à un moment j'ai craqué, je ne savais pas où me tourner. Et j'ai vu une annonce sur internet qui parlait de ce centre (Centre des femmes de Montréal). Et je suis venue ici, en pleurant parce que j'en pouvais plus. Et là il y a (nom d'une intervenante du CFM) qui m'a, heureusement qu'elle était là parce que, je suis désolée,[elle pleure], elle m'a écoutée pendant une heure, et ça m'a vraiment beaucoup aidé. Sans ça, je crois que, j'en pouvais plus je n'arrivais pas à joindre ma mère,[elle pleure], je suis désolée, je suis très émotive. Et grâce à ça, et rien que le fait de lui avoir parlé, tout d'un coup, toutes les portes se sont ouvertes. Et c'est marrant parce que le jour où je lui ai parlé, je suis sortie d'ici, j'ai eu un coup de téléphone d'une compagnie qui voulait me voir. Et ça m'a donné un coup de pouce, grâce à elle, je lui ai dit que c'est mon ange gardien. Et donc, deux jours après, j'ai une entrevue et deux jours après j'ai un job". (Mtl.CFM40)

N'est pas moins significatif le cas d'une autre femme qui s'est retrouvée dans la rue, avant de découvrir le CFM et de savoir qu'elle pouvait être aidée.

L'impact positif en termes de soutien psycho-social et d'activités de groupe entre immigrantes, qui contribuent à briser l'isolement est relevé à plusieurs reprises. En témoigne une infirmière algérienne cheffe de famille, qui était au bord de la dépression, qui a fait une fausse couche, mais a repris confiance grâce aux Cafés-Rencontres du CFM :

«Il fallait que je m'occupe de la scolarisation de mes enfants, puis... penser à moi. Et même, il s'est passé beaucoup de choses en moi aussi, je ne le cache pas. J'avais fait une fausse couche qui est due à mon stress : aller à droite, à gauche, prendre les paniers. C'était le premier

hiver que j'ai passé. Bien que je sois toujours une femme qui est battante. Comme on dit chez nous, Dieu merci, je m'en sors bien grâce à ce centre. Je rends hommage à (Nom d'une intervenante du CFM) qui m'a vraiment beaucoup soutenue et qui nous a appris beaucoup de choses parce que pour les cafés-rencontres, c'était mon seul lieu de rencontre. J'étais sur le seuil de la dépression. C'est grâce à ce centre, maintenant je suis bien. ...» (Mtl.CFM3)

B-RÉGION DE L'ESTRIE

Groupe témoin à Sherbrooke Service d'aide aux Néo-Canadiens (SANC)

1- Profil des participantes

Le groupe témoin de Sherbrooke était composé de vingt six femmes, soit 13,5% de notre échantillon, rencontrées grâce au Service d'aide aux Néo-Canadiens de Sherbrooke (SANC).

Dans ce groupe dominaient les origines latino-américaines, à raison de 35% du total et environ 80% des participantes étaient arrivées au Québec depuis moins de 3 ans.

2- Priorisation des besoins

Leurs besoins s'exprimaient prioritairement en termes :

- d'emploi et d'autonomie financière (Majorité);
- de socialisation /réseau/activités culturelles (18 femmes);
- de santé (15 femmes)

Seulement 8 sur 26 disaient se sentir femmes, car encore en mal d'intégration. Ceci n'empêchait pas que certaines d'entre-elles ont exprimé une aspiration à une nouvelle citoyenneté avec une prédisposition «positive, humaniste».

- **Hautement diplômées, en quête d'un emploi valorisant :**

Dans ce groupe, comme beaucoup d'autres groupes de notre échantillon, le rapport au marché du travail s'est exprimé en termes d'énormes difficultés à accéder à un emploi valorisant, même quand on est hautement diplômée et expérimentée. En effet, le niveau de scolarité était élevé au sein de ce groupe, puisque 50% avait un niveau universitaire et 15% un niveau collégial : soit au total 65%.

La lenteur dans l'attribution des équivalences (plus de six mois) a été une préoccupation des participantes de ce groupe. Ce qui, d'après certaines participantes, faisait perdre des opportunités d'études et de travail. À cela s'ajoute la non valorisation des diplômes par le marché du travail, même quand les équivalences sont établies et même quand on devient membre d'ordres professionnels au Québec.

Voici ce qu'en disait une des participantes de ce groupe témoin :

«Ce que je déplore ici, c'est que quand tu arrives, tu es quelque peu stressée parce que quand tu pars de ton pays, tu exerces un emploi, tu as une autonomie financière, mais dès que tu arrives ici, on te prouve que tout ce que tu as fait, ce n'est vraiment pas ça, il faut encore tout recommencer. C'est là le très grand problème, c'est le choc qu'on a ici, c'est vraiment un choc»(Sh35)

Il est à noter qu'environ 80% des femmes réunies au sein de ce groupe témoin étaient arrivées au Québec depuis moins de 3 ans. Ce qui peut donc expliquer les difficultés d'insertion professionnelle rencontrées, mais ne peut expliquer pourtant le fait que pour la plupart, elles n'avaient pas encore un niveau de français suffisamment fonctionnel pour l'emploi.

En effet, le nombre de celles qui ne parlaient pas français dans leur pays d'origine dominait dans ce groupe : les hispanophones (Colombie et Argentine), à raison de 35% et les Irakiennes arabophones (15%). Aussi, est-il étonnant que seulement deux parmi ces femmes nous ont déclaré avoir bénéficié de programmes de francisation. La non maîtrise

du français s'ajoutait à d'autres obstacles, pour l'accès à des emplois valorisants, surtout que beaucoup d'entre-elles avaient un haut niveau de scolarité.

Aussi, des femmes de ce groupe, nous ont-elles déclaré qu'en attendant que leur niveau de français s'améliore et que le marché accepte leurs acquis professionnels, elles sont amenées à accepter de travailler comme femmes de ménage, caissière ou vendeuse. Ainsi, apparaît un contraste important entre le niveau élevé des études et le niveau des emplois que les femmes immigrantes de Sherbrooke rencontrées, occupent ou sont prêtes à occuper.

Exemples à cet effet : une chimiste, membre de l'ordre des chimistes, qui travaille comme téléphoniste, faute de mieux; une professeure originaire de l'Amérique du Sud qui a même du mal à être acceptée comme caissière ou vendeuse, (pour un problème de langue.); une diplômée universitaire qui accepte de travailler comme femme de ménage. Il est d'ailleurs surprenant que seulement deux parmi ces 26 femmes aient bénéficié de programmes de francisation, alors qu'elles étaient 35% à en avoir besoin.

- **Refus de formation pour la réinsertion des diplômées**

Faute de maîtrise de la langue majoritaire et de la reconnaissance des acquis en termes d'études et d'expérience de travail, certaines participantes cherchaient à se positionner autrement sur le marché du travail, en allant chercher des formations ou d'autres types d'emploi, mais elles rencontraient de multiples blocages dus aux failles des programmes d'accompagnement d'Emploi-Québec. Un exemple très pertinent à cet effet : l'organisme a refusé de financer une formation à une avocate qui souhaite se réorienter vers une carrière d'éducatrice-petite enfance. Cette avocate, nous a communiqué ainsi son désarroi, via interprète :

Le CLE a refusé de lui financer un cours au Cegep dans les Techniques d'éducation pour la petite enfance, sous l'argument que dans son pays d'origine elle était avocate et que donc elle devrait chercher un prêt-bourse pour des études en droit. Elle avait commencé un stage en garderie dans le cadre de la francisation et voulait se réorienter professionnellement sachant qu'elle ne peut pas travailler au Québec comme avocate. Le CLE finance le cours qu'elle veut suivre, mais dans son cas précis, il refuse. Elle ne comprend pas ça. Elle dit qu'on peut choisir

une autre chose parce que si l'expérience que vous avez dans votre pays ne signifie rien ici..”.
(Sh37)

Selon certaines participantes, lorsque les agent(e)s d'Emploi-Québec avaient ainsi fermé la porte de la sorte à des formations, ils ne l'ouvraient pas à d'autres alternatives en termes d'accompagnement et d'aide pour une autre formation ou un autre secteur d'emploi. De plus, les participantes de ce groupe ont insisté sur le fait que l'écoute et l'accompagnement par un organisme aide à avoir l'orientation et la confiance pour se trouver un emploi, comme en témoigne l'expérience réussie d'une Immigrante, grâce au soutien que lui a fourni le SANC.

Plusieurs participantes de ce groupe témoin nous ont fait part de leur insatisfaction du fait que *«les organismes d'aide aux Immigrants sont plus centrés sur les Réfugiés que sur les Immigrants»*. Cette concentration sur les Réfugiées peut se comprendre, vu que dix parmi les 26 femmes de ce groupe (38%) étaient des Réfugiées acceptées, notamment des Colombiennes et des Irakiennes. Une participante sous le statut de travailleuse temporaire s'est plainte aussi du fait que beaucoup de services et de droits ne lui sont pas accessibles, en raison de son statut.

- Besoin de briser l'isolement

24 participantes parmi les 26 de ce groupe ont exprimé le besoin de briser l'isolement par des activités de groupe entre femmes immigrantes. Elles ont également considéré, par la même occasion, que la mise en contact entre femmes et la constitution d'un tel réseau d'entraide peut permettre de « se garder mutuellement les enfants» et de ce fait, remédier relativement au problème du manque de places en garderies subventionnées, d'autant plus que 14 d'entre-elles, soit 54 % avaient des enfants en bas âge.

Certaines ont communiqué leur déception d'être traitées différemment, avec certains préjugés, du fait qu'on les considère comme Immigrante ou de minorité visible. Ce regard fréquent posé sur elles dans la société, développe chez elles un sentiment d'isolement, refroidit leur enthousiasme et les choque. C'est pour faire tomber de tels

préjugés qu'elles ont proposé que des activités de groupe les réunissent avec des femmes nées au Québec; Ces femmes québécoises qu'elles ont qualifiées d'«impressionnantes».

C-RÉGION DE LA CAPITALE NATIONALE

Groupe témoin à Québec (Centre multiethnique de Québec)

1- Profil des participantes :

À Québec, 16 participantes ont été rencontrées par le biais du Centre multiethnique de Québec (CMQ) soit, 8% de notre échantillon global.

En termes d'origine, les Colombiennes viennent en tête des femmes de ce groupe témoin à raison de 25%, suivies de très près par les Boutanaises (19%) et les Birmanes (19%). Les autres pays (Congo, Ouganda, Rwanda, Ukraine) représentaient ensemble 25% de ce groupe.

Les femmes rencontrées à Québec étaient jeunes. En effet, plus de 56% d'entre-elles n'avaient pas plus de 45 ans et 12% moins de 20 ans. Celles dont l'âge était situé entre 46 et 55, représentaient 19% dans ce groupe témoin. Cinq parmi elles étaient cheffes de famille monoparentale.

En termes de durée d'établissement, plus de 81% des femmes rencontrées à Québec étaient arrivées depuis moins de 3 ans.

En termes de statut, sept étaient des Réfugiées acceptées ou revendicatrices du statut de réfugié, ce qui correspond à 43%.

Le niveau de scolarité dans ce groupe était relativement différent par rapport à d'autres groupes de notre échantillon, puisqu'essentiellement non universitaire : cinq étaient de

niveau collégial (soit 31%), quatre de niveau secondaire et deux de niveau primaire pour un total de 37% et enfin, une universitaire.

2- Priorisation des besoins :

Quatre femmes de ce groupe se sentaient «femmes, d'abord», alors que onze se sentaient «Immigrantes d'abord» et trois se sentaient «à la fois femme et Immigrante».

Les besoins les plus prioritaires pour elles, s'exprimaient en termes de logement, de traduction/langue, d'aide alimentaire, de francisation et de garderie.

- Le trio francisation-garderie-emploi

Les femmes de ce groupe, probablement en lien avec leur niveau de scolarité moyen, qui relativise leurs chances sur le marché du travail, insistaient plus sur leurs besoins d'acquérir une expérience locale du travail via des stages notamment.

Il est à noter que huit de ces femmes avaient de jeunes enfants (entre 1 et 12 ans). Quatre parmi elles avaient des enfants dont l'âge se situait entre un et 6 ans. Leurs besoins en garderie ne semblaient pas satisfaits, puisque cinq d'entre-elles disaient avoir du mal à en trouver et que les listes d'attente étaient longues. L'une d'entre-elles a exprimé son inquiétude à propos de l'impact de cette situation sur la scolarisation future de ses enfants qui, sans garderie, n'auront aucune connaissance du français quant ils seront en âge d'aller à l'école :

«J'ai des enfants et j'ai appelé au moins cent garderies et on me dit que la liste d'attente est de trois ans, que je dois attendre jusqu'à trois ans pour que mes enfants aillent à la garderie. Et ils ne parlent pas français et dans trois ans ma fille aura 7 ans et mon garçon 5 ans. Comment ils vont aller à l'école ? Comment est-ce qu'ils vont s'en sortir ? » (Q8)

Une autre soulignait que sans garderie, on prend du retard en francisation, avec le risque d'y perdre droit (Q9). Or, étant donné leurs origines, trois seulement parmi ces femmes

parlaient plus ou moins le français et la plupart avaient besoin de francisation. Elles se plaignaient des longues listes d'attente pour bénéficier de ce programme.

Sept parmi elles avaient été ou étaient en classes de francisation. Cependant, même ces dernières, à la fin du programme éprouvaient des difficultés à accéder à des cours pour adultes afin de perfectionner leur français. Ces cours leurs étaient essentiels pour améliorer leur français à un niveau fonctionnel afin d'accéder au marché du travail, puisque le programme de francisation n'y suffisait pas.

- **Précarité et discrimination à l'accès au logement**

Douze femmes de ce groupe étaient mères et huit d'entre-elles étaient mères de familles nombreuses (entre trois et huit enfants). Les mères de familles nombreuses remarquaient que cet état de fait les défavorisait lors de la recherche d'un logement, car les propriétaires essayaient d'éviter les familles avec beaucoup d'enfants (Q22).

Étant donné que treize de ces femmes vivaient de l'aide sociale, elles se retrouvaient à vivre dans des logements trop étroits par rapport au nombre de membres de leur famille (Q21) et trouvaient ces loyers chers. D'autre part, elles rencontraient des difficultés à bénéficier de l'aide alimentaire (notamment en raison des horaires inadéquats).

- **Vulnérabilité et santé**

Comme elles étaient pour la plupart mères de famille à faible revenu, elles éprouvaient des difficultés à bénéficier de soins dentaires pour les enfants ainsi que d'assistance en santé pour les plus vulnérables (personnes âgées, maladies graves), comme c'était le cas, par exemple, d'une femme de 75 ans, à la maison, avec la maladie de Parkinson. (Q17.)

- **Manque d'interprète**

Comme la majorité des participantes de ce groupe témoin (plus de 80%) ne parlaient pas ou peu le français, leurs besoins d'interprètes étaient prioritaires. Par exemple, les Immigrantes népalaises qui fréquentaient le CMQ avaient de la difficulté à avoir des

interprètes dans leur langue. Le même problème se posait, mais à moindre mesure, pour les femmes hispanophones.

Il s'en suivait qu'il était difficile de leur trouver des accompagnateurs pour la traduction quand elles se déplaçaient pour différentes administrations et services. Même pour rencontrer un médecin, ce problème se posait (Q24). Cela a développé chez certaines une peur de sortir - pour toutes sortes de besoins - sans accompagnement :

«...au début c'est ça, c'est la peur de se perdre, de ne pas comprendre, elles pensaient que nous (les intervenants du CMQ), on va les aider à sortir. On en reçoit mille par an et on est quatre. On ne peut pas accompagner tout le monde», nous explique une intervenante du CMQ. (Q18)

- Problèmes spécifiques aux Réfugiées

Quatre participantes revendicatrices du statut de Réfugiée ont soulevé le problème du manque d'avocat pour traiter leurs dossiers et souffraient également de l'inaccessibilité des services indispensables pour leurs enfants, et ce, en rapport avec leur statut en attente de régularisation (scolarisation, garderies subventionnées, soins dentaires, etc.)

Pour les Réfugiées, le parrainage et le regroupement familial prennent beaucoup de temps, car il faut avoir un bon emploi, ce qui n'est pas évident pour elles. Une interprète a fait ainsi part du cas d'une participante :

«Madame est venue ici en tant que mère monoparentale avec ses deux enfant, 7 ans et 10 ans. Alors elle n'a personne, toute sa famille est encore au camp de Réfugiés. Ça fait déjà deux ans qu'elle est ici. Alors elle dit que c'est très difficile pour elle parce qu'elle ne peut pas parrainer ses enfants et parce qu'elle ne peut pas avoir un emploi pour l'instant. Elle est en francisation et après il faut qu'elle trouve un emploi. Oui elle va pouvoir (travailler), mais après combien d'année? C'est ça le problème». (Q27, traduction)

D-RÉGION DE L'OUTAOUAIS

Groupe témoin à Gatineau-Hull (Association des femmes immigrantes de l'Outaouais)

1-Profil des participantes :

Notre groupe témoin de la région de l'Outaouais (Gatineau) était constitué de trente quatre femmes (soit 7,6% de notre échantillon) rencontrées grâce à l'Association des femmes immigrantes de l'Outaouais (AFIO). Les femmes Colombiennes et Togolaises étaient représentées respectivement à plus de 17% du groupe.

Suivaient ensuite, les Maghrébines (15%) dont 9% étaient des Marocaines et 6% des Algériennes. Les participantes originaires du Burundi étaient au même nombre que celles originaires du Maroc. Les autres origines représentées dans ce profil provenaient de la Bulgarie, du Congo, du Mexique, de la Somalie, de l'Ukraine, de la Chine, du Vietnam, du Liban et enfin d'Haïti.

En termes de groupes d'âge, 53% des femmes étaient âgées entre 36 et 45 ans alors que celles âgées entre 20 et 35 ans totalisent plus de 40%⁷.

35% de ces femmes étaient arrivées au Québec depuis au moins trois ans alors que 20% de ce groupe vivaient au Québec depuis une durée plus longue celle-ci, variant de six à 20 ans. Quant à la scolarité, 41% des participantes à ce groupe témoin avaient un niveau universitaire (14 femmes) et 9% un niveau collégial⁸.

Le statut de 18 de ces femmes (53%) était : résidentes permanentes, dont neuf étaient requérantes principales. De plus, on y comptait 24% de Réfugiées acceptées (8 femmes) et six citoyennes canadiennes.

⁷ La plupart des femmes (94%) de notre échantillon de l'Outaouais étaient âgées de 45 ans et moins

⁸ 15% ont un niveau primaire (5 femmes) et 6% un niveau secondaire. 12% n'ont aucune scolarité.

Le groupe était fortement caractérisé par des cheffes de famille monoparentale (26%). 65% d'entre-elles, soit 22 femmes avaient des enfants en bas âge (moins d'un an à 12 ans⁹), 71% étaient sans emploi (24 femmes) et 56 % vivaient de la sécurité du revenu.

Enfin, 50% de ces femmes avaient bénéficié de cours de francisation.

2- Priorisation des besoins :

- La non maîtrise de la langue, obstacle à l'emploi pour des diplômées universitaires

Ces participantes étaient majoritairement bien scolarisées, puisque 50% d'entre-elles avaient un niveau collégial ou universitaire. Elles aspiraient à ce que leurs diplômes et l'expérience acquise dans leurs pays d'origine soient reconnus et valorisés. Elles ont notamment soulevé certaines complications administratives, par exemple, le fait que le formulaire pour l'établissement des équivalences soit compliqué (même pour les intervenantes dans les organismes.)

Pour celles qui ne parlaient pas le français, le problème de la langue s'ajoutait aux problèmes communs. En effet, il n'y avait que les Maghrébines qui parlaient français parmi les trois composantes dominantes dans ce groupe. Aussi, 71% des participantes que nous avons rencontrées à Gatineau étaient sans emploi et 56% prestataires de l'aide sociale.

Une femme médecin participante à ce groupe nous a aussi parlé de ses difficultés à accéder à des études pour devenir infirmière, ou même infirmière auxiliaire (Gat2), à cause de son niveau de français. Il lui a été difficile de se préparer pour le test de français international (TFI), indispensable pour de telles études. Elle avait besoin d'aide pour cela.

«Je suis arrivée en 2006, ...installée d'abord à Trois-Rivières, où je commence les cours de francisation, deuxième année - français langue seconde. Ensuite, j'ai commencé à chercher comment je peux réaliser mon diplôme. Dans mon pays j'ai travaillé comme médecin généraliste,

⁹ 27 ont des enfants, dont le nombre varie entre 1 et 6 et l'âge entre 2 mois et 30 ans.

j'ai travaillé à l'hôpital. Je parle plusieurs langues, j'ai passé la sélection en Argentine comme médecin et j'ai commencé à chercher où je peux travailler. Mais je trouve que c'est très difficile ici, je trouve partout : arrêt, arrêt, arrêt. Je suis arrivée à Gatineau en juillet 2009, et voulais suivre la formation d'infirmière. Mais pour s'inscrire, on m'a dit qu'il faut passer un TFI (Test Français International). Sans ce test on n'accepte pas aux CEGEPs, ni aux universités. Mais c'est difficile, tu as le droit seulement à passer l'examen, mais tu dois étudier à la maison, il n'y a personne pour te corriger et t'aider. C'est très difficile et j'ai commencé à chercher autre chose. Ici, j'ai trouvé la formation d'infirmière auxiliaire, là-bas c'est la même chose, on ne m'accepte pas à cause de mon niveau de français...Je voulais entrer dans l'ordre d'infirmière, mais on me dit que je dois avoir le français niveau secondaire ou troisième. Et je trouve que c'est très difficile. Je connais beaucoup de personnes qui ont vécu la même situation que moi. La personne est obligée de recommencer et elle perd sa qualification, son expérience...» (Gat2)

- Préjugés à l'égard des diplômes africains

Parmi les obstacles à l'emploi cités se trouvaient notamment la non reconnaissance des diplômes. À ce sujet, ont été évoqués dans ce groupe les préjugés concernant les diplômes africains. C'est le cas d'une professeure de français qui avait obtenu les équivalences de ses diplômes, mais malgré cela, l'employeur lui demandait une attestation universitaire qui confirme la validité de ces équivalences (Gat.8).

- Sans garderie, difficile de suivre les cours de francisation

Parmi ces femmes, 17 d'entre-elles suivaient ou avaient suivi des cours de francisation. Pour plusieurs qui avaient des enfants en bas âge, trouver des places en garderie était dans leur cas très urgent. De surcroît, les conditions de certaines garderies privées seraient, selon plusieurs participantes, inadéquates en termes d'horaire, d'hygiène, d'alimentation au point que certaines se demandaient comment le *Bureau coordinateur accrédité par le gouvernement du Québec* les autorisait à fonctionner.

Vu la difficulté d'accéder à des garderies respectant de bonnes conditions et à prix abordable, certaines participantes disaient avoir du mal à continuer leurs classes de francisation. Une participante déclarait d'ailleurs qu'elle a dû quitter son emploi parce que les horaires de la garderie (privée) de ses deux enfants ne correspondaient pas à ses horaires de travail. (Gat10)

Dans ce groupe, les participantes ont particulièrement insisté sur le bilinguisme et l'importance de parler aussi l'anglais pour avoir un emploi (Gat18). Ceci peut s'expliquer par le fait que cette région est à proximité d'Ottawa, ville plutôt anglophone (bilingue officiellement) et qu'il s'agit d'un groupe où le niveau d'éducation est élevé et par conséquent, les emplois ciblés plus exigeants. Cela peut s'expliquer aussi, par le fait que les femmes habitant en Outaouais postulent pour des emplois en province anglophone (Ottawa-Ontario.)

- **Rigidité des règlements en francisation**

Du fait que la francisation à plein temps était refusée aux Immigrants installés au Québec depuis plus de 5 ans au moment de l'entrevue, certaines participantes se trouvaient dans l'impossibilité d'améliorer leur français. C'est le cas d'une participante, résidente au Québec depuis 10 ans qui n'a trouvé finalement que deux ateliers par semaine pour pratiquer le français au sein d'un organisme (l'AFIO). Et, elle considérait que ce n'était pas suffisant.

- **Problèmes particuliers aux analphabètes**

Les analphabètes inscrites dans des cours de francisation n'arrivent pas à suivre. C'est le cas d'une participante africaine : analphabète, on l'avait inscrite en cours de francisation, puis on l'a considérée comme non éligible à des cours d'alphabetisation :

«...originnaire d'Afrique, [elle] n'a jamais été scolarisée dans son pays, et actuellement, elle est dans un groupe [où] tous les autres étudiants savent lire et écrire alors...elle ne progresse pas. Elle aimerait passer dans un groupe avec les autres personnes au même niveau qu'elle (dans un organisme d'alphabetisation). Mais vu qu'elle a déjà suivi quelques sessions en francisation et on lui a même délivré des certificats, elle n'est plus éligible pour les cours d'alphabetisation”.
(Gat14, traduction)

Dans ce groupe témoin, reviennent des préoccupations communes dont les femmes nous ont fait part tout au long de notre tournée telles que les mauvaises conditions des logements à prix abordables, l'étroitesse des logements occupés par les familles nombreuses à faible revenu, l'aide alimentaire fournie souvent périmée, etc..

- **Importance de briser l'isolement**

Dans ce groupe, a aussi été souligné le grand isolement des personnes âgées immigrantes. Une intervenante a cité le cas d'une dame qui était restée deux semaines enfermée chez elle, sans nourriture :

«Je voudrais mentionner les difficultés des femmes immigrantes de troisième âge. Quand elles arrivent, elles ne connaissent pas la langue, elles restent à la maison, isolées. Même pour répondre au téléphone, ces personnes là ont de la difficulté. Elles vivent un désarroi total. Dernièrement, j'ai rencontré une dame qui est restée dans son appartement pendant deux semaines toute seule sans aide ni nourriture. Ses enfants sont partis et on ne savait même pas quelle langue elle parlait. On l'a découverte par pur hasard. Elle a été vraiment prise au dépourvu».(Gat30, intervenante à SITO)

- **Racisme, discrimination, préjugés**

Une participante a rapporté ses expériences de refus de candidature pour des emplois à cause de son origine ethnique révélée par son accent :

«...quand vous cherchez un emploi, ils ne veulent pas de vous dès qu'ils entendent votre accent. Ils ne vous le font pas savoir ouvertement, mais vous le sentez». (Gat41, en anglais.)

Selon cette femme, les étrangers subiraient de la discrimination à l'Aide juridique, alors que des avocats éviteraient les Immigrants, car ce ne serait pas intéressant d'un point de vue financier. Cette perception peut être illustrée par le cas d'une femme qui n'a pu obtenir les services d'aucun avocat et qui a fini par se présenter seule devant le juge pour la garde de ses enfants.

Des pressions pour communiquer en français seraient pratiquées, alors que certaines Immigrantes ne le parlent pas encore. C'est le cas d'une mère à qui, l'administration de l'école refusait de lui expliquer certaines choses en anglais, sous le prétexte qu' « *ici on est au Québec* ».

E-RÉGION DE LA MAURICIE

Groupe témoin à Trois-Rivières Service d'accueil aux nouveaux arrivants (SANA)

1-Profil des participantes :

Le groupe témoin de Trois-Rivières comprenait quatorze femmes, soit 7% du total des femmes de notre échantillon. Ce groupe a été constitué grâce à la collaboration du SANA Trois-Rivières.

Du point de vue des origines des participantes rencontrées pour cette région, 36% d'entre-elles étaient d'origine irakienne. Un exemple pertinent de cette nouvelle composante de l'immigration que sont les Réfugiés de la guerre en Irak. Venaient ensuite les Colombiennes à 21% et les Marocaines à 14%. Les autres femmes composant ce groupe étaient originaires du Congo, du Congo Brazzaville et du Mali.

Ces femmes étaient jeunes pour la plupart, puisque plus de 28% d'entre-elles avaient moins de 35 ans et 57% ne dépassaient pas 45 ans.

En majorité nouvelles arrivantes, 86% des femmes de ce groupe vivaient au Québec depuis 4 ans et moins, alors que la moitié de celles-ci étaient arrivées depuis moins d'un an. Enfin, 7% du groupe vivaient au Québec depuis un certain nombre d'années soit environ 13 ans.

En termes de statut, neuf étaient des Réfugiées acceptées (soit 64%), deux avaient obtenu la citoyenneté canadienne et trois étaient résidentes permanentes.

Les niveaux de scolarité étaient peu élevés puisque 64% de ces femmes avaient un niveau secondaire. Deux femmes avaient un niveau collégial et trois un niveau universitaire.

Concernant la maîtrise du français, 57% ne parlaient pas ou peu le français. Trois d'entre-elles étaient ou avaient bénéficié de cours de francisation.

Sur le plan économique, on pouvait constater une grande précarité puisque 79% de ces femmes étaient sans emploi (11 femmes). Deux travaillaient à temps plein et une autre, à temps partiel. 57% bénéficiaient de l'aide sociale (8 femmes) et neuf participantes avaient des enfants en bas âge (moins d'un an à 12 ans¹⁰).

- **L'impact psycho-social du non-emploi :**

Ayant pour la plupart un niveau secondaire et ne parlant pas ou peu le français, ces femmes étaient pour la plupart sans emploi (79%) et nous ont fait part de l'impact psycho-social du non emploi : un effet de découragement suite à la succession de stages non rémunérés. Pour les rares diplômées universitaires parmi elles, il leur a été conseillé lors des formations en employabilité et de la rédaction de leur CV, de se dévaloriser pour avoir plus de chances de décrocher de «petits boulots» :

«...je suis un peu frustrée : étant quelqu'un de qualifié quand même, j'ai été cadre dans mon pays et là je dois rétrécir mon CV pour pouvoir faire des petits boulots, surtout que je vais avoir très prochainement des problèmes financiers... ». (déclaration via interprète, arabe-français)

- **Une vulnérabilité multifactorielle**

Des femmes cheffes de famille ont également exprimé leur inquiétude face à la fragilité de leur situation. Voici le cas d'une Immigrante de l'Équateur :

« ...Madame ici est enceinte, ça va être le temps de faire le suivi, mais avec un médecin qui parle espagnol. Sa préoccupation c'est que son conjoint est en Équateur ...Comment est-ce qu'elle va se débrouiller toute seule avec son autre enfant et l'autre qui s'en vient là? C'est une préoccupation... ». (TR19, traduction)

¹⁰ 10 ont des enfants dont l'âge varie entre 9 mois et 22 ans et le nombre entre 1 et 5 ans.

- **Une francisation insuffisante**

Parce qu'elles sont incitées à aller sur le marché du travail au terme des classes de francisation ou même avant, alors que leur français n'est pas encore fonctionnel, les bénéficiaires des cours de francisation réclament d'autres cours de perfectionnement de français ainsi que d'autres formations pour se mettre à niveau afin de pouvoir véritablement accéder au marché du travail.

«...on les incite : va travailler dans n'importe quel domaine, comme si la francisation est la dernière porte vers le marché de travail... ou avant de finir la francisation : Ah, qu'est-ce qui se passe? Va au marché de travail, allez à Stratégie Carrière, mais le niveau de français n'est pas bon pour le marché de travail...» (TR20, traduction)

- **Sans place en garderie à prix abordable, nombreuses difficultés à suivre les programmes de francisation :**

Plusieurs participantes disaient s'inquiéter de l'impact de leur non maîtrise du français sur la scolarité de leurs enfants, car elles sont incapables de les aider avec les devoirs (TR22.)

Sans garderie (les listes d'attente étant très longues), les femmes avec enfants en bas âge n'arrivent pas à suivre les classes de francisation.

«Quand on arrive ici, on a des enfants, puis pour avoir la place en garderie ça prend beaucoup de temps. Là tu peux être enceinte et tu donnes le nom à la garderie, oui tu peux attendre une année et demi, tu ne trouves pas de garderie...» (TR8)

Parfois, même quand elles ont accès à une garderie à prix abordable, des conflits d'horaire apparaissent entre les besoins en déplacement pour le travail ou la francisation :

«...même s'il y a des garderies, des fois ça ouvre à 6h/7h. Il y a des parents qui travaillent un peu loin, ils doivent quitter Trois-Rivières au moins à 5h. Mais les garderies ouvrent à 6h. Qui doit rester à la maison pour garder les enfants ? Donc ça devient un peu plus difficile pour ça". (TR8)

Une femme participante n'a pas pu se déplacer pour passer l'examen de français, car elle ne pouvait laisser ses enfants seuls (TR2.)

Du fait de ces situations compliquées, des participantes de ce groupe ont suggéré la mise en place de haltes-garderies sur les lieux de classes de francisation :

«En ce qui concerne les garderies, ça bloque beaucoup les femmes dans l'apprentissage du français. Il faut avoir des garderies dans les cours de français». (TR., intervenante du SANA)

- **Problème de mobilité lié à l'éloignement des services et à l'absence de transport en commun efficace :**

Ayant des revenus limités, plusieurs participantes logent avec leurs familles, loin du centre-ville et des services, ce qui augmente leurs difficultés, car la plupart n'ont pas de voiture. Ce fait a un impact sur la ponctualité, par exemple, pour fréquenter les cours aux adultes ou autres services. Les complications à obtenir le permis de conduire s'ajoutent aux difficultés lorsque le logement est éloigné des services et que le transport public n'est pas efficace, particulièrement dans le cas des nouveaux arrivants :

«Surtout, c'est prioritaire quand on vient d'arriver. Juste à peine arrivées, ça c'est un problème, le logement....On vous place par exemple à Shawinigan ou bien au Cap (Cap-de-la-Madeleine) et tout ça. C'est difficile de rejoindre les points de service comme l'école et tout ça. Le problème d'autobus ici c'est un grand problème, ce n'est pas comme à Montréal, où vous voyez les bus circuler tout le temps. Ici on peut se retrouver une heure à attendre le bus. Le dimanche par exemple il y a les lignes qui ne fonctionnent pas. En ce moment, on n'a pas d'auto, on vient d'arriver. ... Les transports, c'est un problème». (TR.10)

- **Manque d'interprète**

Dans ce groupe témoin, on peut noter la forte présence de Réfugiées acceptées ne parlant pas français. Notamment des Irakiennes (36%) et des Colombiennes (21%). Ces femmes interviewées ont insisté sur la question des interprètes car cela influe sur

des points importants (questions administratives, services de santé, assistance aux femmes victimes de violence, soutien psychologique aux Réfugiées de guerre qui ont perdu leurs enfants etc.) :

«...Elle dit qu'une fois, elle a reçu des papiers très importants de l'Immigration ou de Revenu Québec. Elle n'avait pas trouvé quelqu'un qui lui explique c'est quoi et il y avait une durée qu'il fallait qu'elle respecte pour payer sa dette envers le gouvernement. Elle n'a pas lu, donc elle a été obligée de payer les intérêts plus à cause de ça. ...une demande, c'est d'avoir quelqu'un qui parle arabe comme employé au SANA». (TR14, déclaration traduite.)

Au manque d'interprètes, s'ajoute pour certains, leur manque de compétences de certain(e)s, qui traduisent mal l'information fournie par l'intervenant(e). On considère qu'il est important que l'interprète soit sensible à la culture de l'Immigrante, sinon, son interférence peut poser problème.

- Manque de moyens pour aider des femmes victimes de violence

Souvent, on recourt à des interprètes bénévoles dans une situation émotionnellement délicate. Quand la bénévole qui fait la traduction connaît personnellement la victime, son interférence en tant que traductrice devient problématique. Il est difficile de référer les Immigrantes victimes de violence à un organisme adapté à leurs besoins :

«...C'est arrivé, et puis les interprètes qui se sont impliquées, étant donné qu'il y avait une implication émotionnelle entre la cliente et l'interprète, les interventions se sont juste interrompues. Et j'en ai qui sont en attente, je ne donnerai pas de noms, mais je ne sais pas où les placer, parce que c'est inadéquat pour leurs besoins». (TR42, intervenante)

- Manque de soutien psychologique dans les cas urgents (les Réfugiées de guerre)

Voici le cas d'un couple irakien qui a perdu tous ses enfants pendant la guerre :

«Cette dame a perdu tous ses enfants en Irak et je pense même qu'elle est sous antidépresseurs, elle et son mari. Et la valise qu'ils ont perdue, il y avait tout leur traitement dedans. Donc problème de santé aggravé par autre un problème et ils n'ont personne.

L'intervenante a essayé de trouver quelqu'un de bénévole pour pouvoir les aider, mais rien du tout». (Traduction)

- **Racisme, discrimination, préjugés**

Certaines participantes de ce groupe nous ont fait part de leur sentiment de ne pas être traitées avec respect par les employeurs québécois. Deux d'entre-elles ont raconté leur expérience de refus de leur candidature d'emploi à cause de l'origine ethnique et de la couleur de peau.

La plupart des femmes de ce groupe (12 sur 14) disent se sentir d'abord une immigrante et ensuite une femme. Elles expliquent ce sentiment par les obstacles à leur intégration : inaccessibilité à l'emploi, insuffisance du revenu, non connaissance de la langue. Dans certains cas, l'âge avancé rend la situation encore plus difficile. Certaines d'entre-elles ont dit subir de l'hostilité et du racisme (refus de candidature à cause de la couleur de peau, harcèlement par le propriétaire du logement et par le voisinage, etc.).

F-RÉGION DU CENTRE DU QUÉBEC

Groupe témoin à Drummondville (Regroupement interculturel de Drummondville)

1- Profil des participantes :

Ce groupe témoin de Drummondville constituait 11% de notre échantillon (vingt et une femmes). La plupart des femmes de ce groupe témoin étaient des Réfugiées¹¹ acceptées en provenance d'Irak (33%) et de Colombie¹² (19%). Elles étaient sans emploi, prestataires de l'aide sociale et avaient des enfants. Par conséquent, il existait un grand

¹¹ 2 sont sans statut ou revendiquent un statut de réfugiée, 2 sont citoyennes canadiennes, 2 sont requérantes principales et 2 sont résidentes permanentes en famille.

¹² Les Congolaises (14%) et les Mauritanienes (plus de 9%.)

besoin d'aide alimentaire. Sur le groupe, 76% vivaient au Québec depuis moins de trois ans¹³.

Les autres origines relativement importantes de ce groupe étaient représentées par le Congo (14%) et la Mauritanie (plus de 9%). Puis, suivaient l'Algérie, le Bénin, Haïti, la Jordanie et la République Centrafricaine.

33 % parmi ces femmes étaient âgées de 45 ans et moins¹⁴. Leur niveau de scolarité était moyen (71% avaient un niveau secondaire) et 90% ne travaillaient pas. Neuf étaient cheffes de famille et 52% avaient des enfants en bas âge¹⁵. Il s'en suit que 67% vivaient de l'aide sociale. 13 femmes, soit 60% avaient besoin d'aide alimentaire, mais elles disaient que la nourriture des banques alimentaires était souvent périmée (Dr26).

2- Priorisation des besoins :

- Francisation

Étant pour la plupart des Réfugiées irakiennes (33%) et Colombiennes (19%), l'handicap de la langue a pour effet des incompréhensions qu'elles manifestent vis-à-vis de certaines pratiques dans la société d'accueil. La francisation est très importante dans leur cas et 62% d'entre-elles étaient inscrites, mais y rencontraient de nombreuses difficultés.

Par exemple :

- Une participante est analphabète et il lui est impossible de suivre le cours (Dr14);
- Des participantes âgées n'ont pas les moyens de payer le transport en commun pour aller en francisation (Dr26);

¹³ Celles qui sont déjà au Québec depuis moins de deux ans sont les plus nombreuses (43%).

¹⁴ Les femmes qui ont entre 36 et 45 ans représentent 29% dans le profil de cette région. Bien que beaucoup de femmes ne nous aient pas communiqué leur âge (plus de 47%), on dispose d'assez d'éléments pour conclure au caractère relativement jeune de ce profil.

¹⁵ 16 ont des enfants dont l'âge varie entre 3 et 27 ans et le nombre entre 1 et 7 enfants.

- Lorsqu'on bénéficie d'un programme (ex : Accès Travail), il est impossible de bénéficier de cours de français car on n'est pas chômeur (Dr21);

- L'école pour adultes le soir, ne convient pas aux participantes qui ont pour la plupart des enfants et ne peuvent financer de services de garderie¹⁶ (Dr10, Dr12);

Voici comment une femme racontait ses difficultés à être acceptée au programme de francisation, sous l'argument qu'elle a un emploi :

«Moi, j'ai étudié à l'école Marie-Rivier un an et trois mois et j'ai fini le secondaire 5. Et après j'ai travaillé trois mois parce que je ne reçois pas d'argent d'aide sociale. Je (suis) allée à l'Accès Travail pour étudier, continuer la francisation. Elle dit : Arrêtez le travail, pour donner une place pour étudier. J'ai arrêté le travail. Et je suis retournée à Accès Travail. Elle dit : il n'y a pas de places pour étudier, retournez au travail et attendez trois mois pour avoir une place à l'école, en janvier. Alors, je suis retournée au travail. On m'a dit, il n'y a plus de place». (Dr21)

Voici comment une intervenante présente, confirme les difficultés en matière de francisation :

«On a démarré un atelier pour échanger et pour pratiquer le français. Mais c'est vrai, les cours de francisation, ça dépend des capacités des gens. Il y en a qui arrivent plus vite, il y en a pour qui c'est plus difficile, elles n'avancent pas au même rythme. Puis les cours de français au cegep, c'est ce qu'elle disait tout à l'heure, c'est des cours du soir». (Intervenante RID)

- **Isolement, discrimination et racisme**

On a pu remarquer dans ce groupe une grande marginalisation dans la société québécoise alors qu'elles démontraient un grand intérêt à mieux connaître la culture du pays d'accueil (Dr7, Dr9). Ne parlant pas la langue, ne bénéficiant que peu de services de traduction et étant sans emploi, leurs rapports et leur compréhension de la nouvelle société d'accueil était faible et confus.

¹⁶ Sans garderie, impossibilité de suivre des cours de français le soir (Cegep) (Dr6), la garderie est indispensable, si on veut avoir un emploi (Dr7); sans garderie, peu de mobilité pour les femmes (Dr11)

Un bon nombre d'entre-elles ont manifesté plusieurs incompréhensions de certains comportements. Par exemple, elles ne comprenaient pas la tendance des Commissions scolaires à évaluer les enfants à des niveaux d'études moindres que leur niveau dans leur pays d'origine (Dr17.) Elles ne comprenaient pas non plus que l'on interdise à leurs enfants de parler une autre langue que le français, même en dehors de la classe (dans la cours de récréation ou à proximité de l'école, par exemple). Certaines affirmaient que leurs enfants subissaient du harcèlement à ce sujet (Dr13), (Dr15).

Elles dénonçaient également plusieurs situations de discrimination et de racisme vécues par leurs enfants à l'école (par exemple, des comportements racistes vis-à-vis d'un étudiant noir au Cégep, des jeunes filles voilées à qui on imposait d'enlever leur foulard islamique pour pratiquer le sport à l'école.) Certaines participantes qui préféraient être traitées par une femme gynécologue, n'obtenaient pas satisfaction de leurs demandes (Dr10.).

Il est intéressant de noter que bien qu'en mal d'intégration, la plupart des participantes déclaraient se sentir «femme, d'abord » (18 femmes, soit 86%). Cependant, 15 femmes se considéraient à la fois immigrante et femme.

G-RÉGION DE LA MONTÉRÉGIE

Groupe témoin à Brossard (Maison internationale de la Rive-Sud)

1-Profil des participantes

Dans la région de la Montérégie, nous nous sommes réunies avec vingt quatre femmes, soit 12,4% de l'ensemble des participantes rencontrées lors de notre tournée provinciale grâce au recrutement effectué par la Maison internationale de la Rive-Sud (MIRS).

Les origines les plus représentées dans ce groupe étaient, par ordre d'importance, l'Irak (25%), l'Afghanistan (17%), la Colombie et le Congo (plus de 12% respectivement), enfin le Mexique (plus de 8%).

De façon moins importante, les origines représentées dans le profil de cette région étaient le Pérou, le Togo, la Côte d'Ivoire, Cuba, Haïti, et la Chine.

Ces femmes étaient relativement jeunes, puisque 33% d'entre-elles étaient âgées entre 20 et 35 ans, alors que 66% se situaient dans le groupe d'âge 20 et 45 ans.

Elles étaient pour la plupart des immigrantes nouvellement arrivées car 80% d'entre-elles vivaient au Québec depuis moins de trois ans.

67% avaient un niveau primaire ou secondaire¹⁷ et 22% un niveau universitaire (5 femmes.)

17 femmes étaient des Réfugiées acceptées correspondant à 71% du total.

À l'exception des Congolaises (au nombre de 5) qui parlaient français, la majorité des femmes de ce groupe témoin, soit 79%, ne le parlait pas. Toutefois, 12 bénéficiaient de cours de francisation.

Une seule femme de ce groupe occupait un emploi et 20 d'entre-elles bénéficiaient de l'aide sociale. 10 étaient cheffes de famille et 12 avaient des enfants en bas âge.

2-Priorisation des besoins :

- Emploi

Dans ce groupe, s'additionnaient les facteurs liés au niveau moyen des études et la non maîtrise du français rendant la tâche plus ardue à ces femmes pour se frayer un chemin vers l'emploi. En effet, la plupart des participantes à ce groupe (67%) étaient de niveau de scolarité primaire (26%) ou secondaire (44%).

¹⁷ 44% (10) ont le secondaire, 26% (6) le primaire

La majorité des participantes étaient compréhensives quant à l'idée de reprendre des études et quant à l'importance de l'expérience locale en emploi. Elles soulignaient tout de même que :

«le mur de la première expérience, c'est très difficile».(Br4)

Des participantes n'ayant jamais travaillé ont également mentionné le manque d'informations alors qu'elles étaient en quête ou dans une étape de formation en vue d'une profession :

«La femme aimerait en avoir une... pour celles qui n'ont jamais eu de profession, pour s'établir ici, pour avoir une profession..». (Br32, traduction de l'arabe)

Les participantes diplômées universitaires (22) ont également souligné la rigidité de la part de leur agent(e) à Emploi-Québec en matière de formation qui, selon elles, leur permettrait de se réorienter sur le marché du travail. C'est le cas d'une avocate à qui Emploi-Québec a refusé de financer une formation comme technicienne juridique :

«Je pense qu'il n'y a pas un grand appui du Gouvernement, de l'Emploi-Québec à donner aux immigrants pour les études. Pour donner la formation. Je suis maintenant en train de chercher un emploi, inscrite dans un atelier. Avant j'ai essayé d'avoir une formation comme technicienne juridique, conseillère. Mais il n'y avait pas la possibilité parce que les cours ouverts pour tous étaient fermés. Mais seulement restait les cours qu'avait achetés Emploi-Québec. J'ai demandé à mon agente, elle m'a dit : Non, sont admis seulement (ceux qui sont) dans la recherche d'emploi. Je suis dans la recherche d'emploi! Tout le monde me dit : Oh, excusez-moi, madame, mais vous avez une formation dans votre pays, la formation d'avocat, mais ici la loi c'est différent. Vous devez avoir une formation. Qu'est-ce que je fais? Mon agent dit : non, je ne peux pas payer...» (Br5)

- **Beaucoup d'abus et de discriminations relativement au logement**

Plusieurs participantes ont mentionné les exigences de plusieurs propriétaires. Certaines participantes ont souligné l'absurdité de demander un historique de crédit à une famille nouvellement arrivée (Br7) et mentionné d'autres abus, par exemple, la demande de payer d'avance plusieurs mois de loyers (Br8). Enfin, certaines autres ont déploré que les propriétaires évitent les familles avec beaucoup d'enfants (Br7).

- **Francisation**

Plusieurs participantes ont insisté sur l'importance du français écrit et de la grammaire pour avoir un niveau linguistique qui permette d'accéder au marché du travail. C'est pour cela qu'elles se plaignent que les coupures budgétaires les aient privées de développer leur français à l'écrit :

«Le Gouvernement a coupé le budget pour financer le français écrit. C'est un problème sérieux. Dans la francisation, c'est fini après le 3^{ème} niveau. Il n'y a pas un niveau écrit. Pas de cours écrits. Et les explications qu'on nous a données, c'est que le Gouvernement a coupé le budget pour la francisation». (Br5)

«En ce qui concerne la francisation, ce n'est pas assez, même si on a complété le niveau 4, ce n'est pas suffisant, surtout au niveau écrit, la grammaire. Ça manque pour suivre les enfants à l'école, faire une formation». (Br22)

Le fait que les personnes âgées réfugiées sont analphabètes a souvent été souligné :

«Les personnes âgées sont plus lentes à apprendre, il leur faut plus de temps. Souvent les personnes âgées réfugiées sont analphabètes». (Br23, traduction de l'arabe)

- **L'aide alimentaire**

De même que dans d'autres groupes témoins, certaines participantes étaient choquées par le fait que la nourriture fournie par les banques alimentaires était souvent passée date. Une femme a déclaré que même le lait pour son enfant était périmé :

«Quand on va chercher de la nourriture, ce que j'ai remarqué c'est que la nourriture qu'on nous donne, la date est déjà expirée. Donc souvent on nous donne du lait, ma fille, elle est tombée malade pour le lait. Donc souvent on donne la nourriture que tu ne peux vraiment pas utiliser à la maison». (Br17)

Deuxième échantillon

H-FEMMES NÉES AU QUÉBEC

Groupe témoin de femmes de la deuxième génération (Montréal)

Nous sommes retournées sur le terrain pour, entre autres objectifs, constituer un groupe témoin de femmes des « Communautés culturelles » nées au Québec et connaître de près la situation de cette «deuxième génération» de femmes issues de l'immigration.

En effet, nous avons noté lors de notre tournée dans sept régions du Québec que les groupes de femmes immigrées et racisées que nous avons rencontrées ne comprenaient que des femmes nées et pour la plupart ayant grandi ailleurs avant d'immigrer au Québec.

Notre écoute des femmes immigrées de deuxième génération a en effet laissé apparaître une situation différente, bien qu'elles partageaient quelques préoccupations communes avec les Immigrées de la «première génération».

Comme en rend compte la description détaillée qui suit, ces six femmes immigrées, nées au Québec que nous avons réunies au sein d'un groupe témoin étaient jeunes, célibataires, bilingues (sauf une), diplômées et actives professionnellement (sauf une). Une d'entre-elles était d'origine européenne, cinq étaient des femmes racisées, dont une d'origine arabe et les quatre autres d'origine africaine et haïtienne, dont deux issues de couples mixtes (Mère québécoise).

Vu leurs origines et la couleur de leur peau, la plupart de ces femmes ont abordé beaucoup d'aspects relatifs aux préjugés et au racisme comme un handicap à l'estime de soi, comme un frein au sentiment d'appartenance au Québec et comme cause de discrimination en matière d'accès à l'emploi et au logement. Cependant, ces femmes considéraient que leur situation ne pouvait être analysée sous l'angle de l'intégration, mais bien en termes de niveau d'éducation :

«Pour nous, le problème se pose en termes d'éducation, d'avoir la confiance qu'on peut aller loin. Le problème pour nous ne se pose pas en termes d'intégration ».

Elles estimaient que comparativement à leurs parents (première génération d'immigrants), elles avaient l'avantage d'avancer alors qu'eux avaient reculé, d'avoir de bons diplômes les qualifiant pour une carrière, alors qu'eux avaient renoncé à leurs acquis du pays d'origine pour tout reprendre depuis le début en terre d'immigration :

«J'ai eu l'opportunité de faire mon bac, ma maîtrise très facilement. Mon père était professeur en Haïti et ici il a fallu recommencer depuis le début. Nous, nous avançons alors qu'eux, ils ont dû reculer ».

Le fait d'avoir reculé pour offrir à leurs enfants de meilleures conditions pour avancer pourrait expliquer la pression exercée par les parents immigrés sur leurs enfants pour qu'ils soient les meilleurs et aient leur chance dans la société québécoise.

«Beaucoup de pression pour être la meilleure. Je n'imaginai pas avant qu'un homme noir pouvait s'intéresser à moi». (La femme noire)

«Mais le perfectionnisme, c'est différent de la pression des parents ».

Les participantes de deuxième génération que nous avons rencontrées considéraient d'ailleurs que *«les parents immigrants sont parfois à l'extrême, ils mettent trop de tension »* et qu'il est important d'*«éduquer les parents immigrants, leur apprendre qu'il y a d'autres options que l'université ».*

Selon leurs propos, les préjugés et le racisme dans la société québécoise font que cet enfant, dont la première génération attend la meilleure performance, risque d'avoir moins de chances de bien évoluer en termes d'estime soi, d'éducation, de carrière et de participation citoyenne. En effet, les femmes de notre groupe témoin de deuxième génération constataient qu'on faisait sentir à l'enfant sa différence, surtout lorsqu'il appartenait à un groupe racialisé.

Selon ces participantes, on fait sentir à l'enfant sa différence de « race », à l'école, d'où l'importance d'enseigner l'ouverture sur la différence.

«Moi, j'ai été à une école italienne des sœurs et j'étais la seule Noire. Ce n'était pas facile. On me faisait toujours sentir ma différence des autres. Quand on est jeune, un programme pour éduquer sur la différence, sur l'ouverture à l'autre, c'est important ».

«Quand j'étais jeune, les enfants, ce n'était pas la méchanceté, mais l'ignorance. Parce que mon physique de métisse est différent. Cela crée l'isolement et le sentiment de rejet chez l'enfant. C'est important d'éduquer par des programmes, pour accepter et tolérer la différence ».

Dans une autre perspective, une jeune femme haïtienne témoigne qu'elle a dû taire son ambition de carrière par faute de modèles de réussite de personnes noires autour d'elle. Elle était convaincue qu'on la refuserait en maîtrise de psychologie à Concordia, parce qu'elle est Noire, alors elle s'est orientée vers autre chose :

«J'ai été à Concordia, Bac en psychologie. À Concordia, c'est très compétitif. Il fallait que je me trouve un directeur pour ma maîtrise. Je me suis dit que je suis Noire, ils ne vont pas me prendre. Et donc, je n'ai pas fait ma maîtrise en psychologie. Quand j'y pense maintenant, je me dis 'wow', ça a changé toute la direction de ma vie ! Je ne voyais pas de Noirs réussir autour de moi. Il n'y avait pas de modèles de personnes de couleur autour de moi».

Une participante (arabe, voilée) a aussi évoqué les stéréotypes vis-à-vis des Musulmans et particulièrement du «stéréotype de la femme musulmane qui n'est pas éduquée, qui porte le voile, etc. ».

«Nous, nous n'avons pas à nous intégrer. Nous ne serons jamais tout à fait québécois, tant qu'on nous demande : D'où tu viens ? Mais c'est la sensation de devoir tout le temps performer pour combattre le stéréotype de la femme musulmane qui n'est pas éduquée, qui porte le voile, etc. J'étais très portée à combattre le stéréotype ».

Les préjugés et le racisme se répercutent en perte d'estime de soi sur l'Immigré(e), qui finit par se regarder avec les mêmes lunettes que ceux qui le ou la sous-estiment :

«Même dans la communauté haïtienne on est différemment considéré, selon la complexité de la couleur. Plus on est clair, donc moins noir, plus on est apprécié ».

Néanmoins, les participantes adoptaient une attitude positive et se situaient dans une logique de performance tout à l'opposé d'une logique de victimisation.

« Je ne me sens pas dans une logique de victimisation. Je suis dans la performance, je suis avec des gens qui me ressemblent. J'ai des amis québécois très proches et de toutes sortes d'origines. Si ça ne clique pas avec un Québécois, je vais me dire que c'est une différence de personnalité ».

1- Profil des participantes :

Voici la composition du groupe témoin composé de six femmes nées au Québec et que nous avons rencontrées à Montréal :

Pays d'origine des parents	Âge	Niveau de scolarité	Langues parlées/écrites	Occupation	Prestations gouvernementales	Bénéficiaire de programmes	Nombre d'enfants
Trinidad Tobago	30	Col/Pro	Anglais	Sans	Sécurité du revenu	Pré-employabilité	Sans
Haïti (père)	27	Sec/Pro	Français, anglais	Stage	Aucune	Employabilité	1
Erythrie (père)	23	Univ.1	Français, anglais	Temps plein	Aucune	Aucun	Sans
Haïti	28	Univ.2	Français, anglais	Temps plein	Aucune	Aucun	Sans
Palestine	24	Univ.1	Français	Temps plein	Aucune	Aucun	Sans
Italie	42	Col/Pro	Français, anglais, italien	Temps plein	Aucune	Aucun	Sans

- Origines : Une seule femme est d'origine européenne (Italie), deux autres sont issues de couples mixtes dont le père est noir (Haïti, Erythrée) et la mère québécoise blanche (ce détail est important pour comprendre ce qui suivra relativement aux repères identitaires et au racisme.) Au total, quatre sont des femmes noires (Trinidad Tobago, Haïti (2) et Erythrée), une femme est d'origine arabe (Palestine).

- Groupes d'âge : Elles étaient jeunes, âgées entre 24 et 30 ans. Une seule femme avait plus de 40 ans.

- Situation familiale : Elles étaient toutes célibataires et une seule avait un enfant en bas âge (3ans et demi) en garderie.

- Scolarité : Toutes ces femmes, sauf une, avaient un niveau de scolarité collégial ou universitaire.

- Langues : Elles parlaient toutes le français et l'anglais, en plus de la langue du pays d'origine. Une seule participante ne parlait pas français.

- Occupations : Quatre d'entre-elles travaillaient à temps plein, une deuxième était en stage et bénéficiait d'un programme d'employabilité et enfin, une dernière était sans emploi, vivait de l'aide sociale et suivait un programme de pré-employabilité.

2- Priorisation des besoins

- Repères identitaires : Québécoise ou Immigrante ?

Bien que toutes ces femmes soient nées au Québec et bien que les mères de deux d'entre-elles soient Québécoises, les origines de leurs parents immigrants étaient très présentes comme repère identitaire.

«Je dis que je suis Palestinienne, bien que je sois née au Québec ».

«Moi aussi, je dis d'abord Haïtienne” »

«Moi, au contraire, je dis d'abord que je suis Québécoise et ensuite Érythréenne, peut être parce que ma mère est Québécoise. Je me sens nuancée au niveau de mon sentiment d'identité. Puis, c'est par rapport à comment les gens nous voient. Puis, je me sens plus Montréalaise que Québécoise ».

«Je ne me sens pas tout à fait Québécoise : je dis Canadienne Italienne. Vu mon accent et vu le regard des autres, je dirai qu'à chaque fois, on m'attribue une identité différente. C'est méli-mélo pour moi, je ne me sens pas toujours appréciée. Je parle quatre langues, mais dès que je dis deux mots en anglais, on me considère anglaise, surtout là où je travaille à la Banque Nationale. Je ne me sens pas bien dans le milieu québécois...»

«Je suis métisse. Je suis née ici, ma mère est Québécoise. On dirait que depuis que je suis née, je dois m'expliquer, ma mère aussi. Je suis Québécoise et je suis Haïtienne aussi. Mon père est noir et c'est l'enfer (Rires). Je suis Québécoise, mais je n'en ai pas l'air. On a déjà demandé à ma mère si j'étais adoptée ».

«Je suis plus Canadienne. Mes parents sont de Trinidad-et-Tobago. Je me sens Canadienne et Québécoise. Chacune de ces trois communautés me considère comme lui

appartenant. Je me sens tout ça, de Trinidad, du Canada et du Québec. Mais c'est difficile de me considérer Québécoise, car je ne parle pas français. Cela me mettait mal à l'aise. Moins maintenant, car je sais que je ne suis pas la seule dans cette situation ».

- **Problèmes liés à la non maîtrise du français**

Il semble que la maîtrise du français posait également problème aussi à la deuxième génération. En effet, comme les parents ne parlaient pas toujours français, cela se répercutait sur le niveau de français de leurs enfants. Lorsqu'ils vivaient dans certains quartiers à caractère anglophone, en dehors de l'école, la langue d'usage était l'anglais et cela aussi influait sur le niveau de français des jeunes issus de l'immigration.

«Il est important de trouver des moyens d'aider en français, car les parents ne parlent pas toujours français et donc ne peuvent pas aider leurs enfants. Je remarque que le niveau de français de mon petit frère qui est en deuxième année du primaire, est faible ».

«Nous, à l'Ouest de l'Ile, c'est plus anglophone. Pendant tes cours et à la maison, tu parles en anglais. Alors tu perds ton français ».

«J'ai remarqué que pour mes amis qui sont anglophones, c'est difficile de trouver un emploi, alors ils vont en Ontario».

- **Préjugés, racisme et exclusion**

a- **Gravité du profilage racial et stigmatisation par la police**

«Aujourd'hui, j'avais une discussion avec mon ami sur le profilage racial. C'est important que la police soit éduquée sur le profilage racial, car c'est terrible. On en est à ce que la mère dise à son fils de ne pas s'habiller d'une certaine façon pour qu'on ne le prenne pas pour un membre de gangs de rues. Ils n'arrêtent pas de parler de statistiques qui disent que la criminalité c'est 30% des Immigrants. Mais on crée une statistique parce qu'on cherche tout le temps dans les mêmes communautés à trouver des criminels ».

- **Les Noirs et les Arabes sont particulièrement ciblés**

«J'en parle avec des policiers. Ils disent que les gens noirs avec des BMW ramassent de l'argent de la criminalité. Alors ils se concentrent sur ces gens là, en espérant trouver parmi eux des criminels ».

«On appelle ça 'Black wild driving' comme on parle aussi de 'Arab wild flying'. C'est de la stigmatisation ».

«C'est la même chose quand on stigmatise tous les Italiens comme des mafiosi ».

Il serait alors important de faire de l'éducation interculturelle auprès des policiers.

b- Discrimination à l'emploi, à cause de la couleur de peau

- Refusée comme vendeuse ou représentante commerciale, car Noire :

«C'est la même chose quand on cherche du travail. Maintenant même comme vendeuse, on ne te prend pas, parce que tu es Noire ».

«Ce qu'elle veut dire c'est que c'est le Québécois de souche qui passe en premier ».

«Ici, ce serait difficile pour un Noir d'être agent ou représentant commercial pour Cosco ».

c- Discrimination au logement à cause de la couleur de peau

«Quand j'étais jeune, je ne savais pas qu'il y avait le problème de la couleur, jusqu'à ce que je devienne adulte et que je confronte les problèmes de l'emploi et du logement. A chaque fois que je dois chercher un logement, il faut que je traîne ma mère (qui est Québécoise, blanche) avec moi ». (Mel.)

«Ils ne veulent pas d'un Noir pour l'appartement. Moi aussi j'ai cherché". (La Noire)

« Ils présument que tu as une grosse famille, que tu vas faire beaucoup de bruit ». (L'érythréenne.)

«Il m'est arrivé de chercher du logement et qu'on m'a dit je ne veux pas de coquerelles ».

«J'ai travaillé dans un service de logements et j'ai eu comme 800 cas. Et le conseil qu'on donne est : amenez toujours avec vous une personne blanche ».

«Ma mère a aimé des hommes noirs. A chaque fois, c'était à elle et non pas à l'homme noir qu'on voulait louer ».

«Pour les Québécois de notre génération, c'est très facile de trouver un emploi, du logement, c'est très facile pour eux ».

d- Manière dont on perçoit et on subit le racisme dans la société québécoise

- Couleur

«Moi, mon problème, c'est entre noir et blanc et c'est le racisme, car les gens présument que je suis Haïtienne. »

- Différence ressentie et perçue en entrant sur le marché du travail

«Je n'ai jamais senti la différence. Depuis le primaire, j'ai été avec plusieurs ethnies, y compris les Québécois. Jamais de problèmes. C'est plus quand tu commences à travailler. Alors tu t'adaptes. Par exemple, tu parles plus en français, pour éviter les problèmes ».

- Façon d'être des Noirs considérée comme agressive

«À l'hôpital, j'ai des amis. Ils me disent qu'entre infirmières, quand une collègue est noire, son gestuel et sa façon de parler sont interprétés comme «Being too black» et des fois le problème se complique, quand ça se perçoit comme une agressivité ».

- Distance par rapport à sa propre génération

«De ma génération, je ne sens pas des commentaires négatifs. Mais il y a la distance que je ressens par rapport aux gens de ma génération ».

- Regard du Noir sur lui-même : plus on est clair, plus on est beau

«Même dans la communauté haïtienne on est différemment considéré, selon la complexité de la couleur. Plus on est clair, donc moins noir, plus on est apprécié ».

- Tendance communautariste

«A l'école, au boulot, on se regroupe en général par communauté ».

- **Gravité des problèmes relativisée par rapport à la première génération**

Les Immigrants de la première génération ont dû reculer par rapport à leur situation dans leurs pays d'origine alors que la deuxième génération avance :

«J'ai eu l'opportunité de faire mon bac, ma maîtrise très facilement. Mon père était professeur en Haïti et ici il a fallu recommencer depuis le début. Nous, nous avançons alors qu'eux, ils ont dû reculer ».

«Pour les amis de mes parents, tout était difficile ».

«Pour nous, le problème se pose en termes d'éducation, d'avoir la confiance qu'on peut aller loin. Le problème pour nous ne se pose pas en termes d'intégration ».

3- Propositions – recommandations :

- a- Éduquer la police contre le profilage racial

«...C'est important que la police soit éduquée sur le profilage racial, car c'est terrible.. ».

- b- Favoriser l'autonomisation, la prise en charge de Soi chez les jeunes issus de l'immigration

«Empower les jeunes issus de l'immigration, trouver un moyen de les valoriser ».

- c- Développer l'éducation civique des jeunes

«L'éducation des jeunes, ça va nous préparer des générations. Je ne parle pas de l'école, je parle d'éduquer les gens à vivre en société, l'éducation civique ».

- d- Sensibiliser les parents issus de l'immigration contre la pression de performance sur leurs enfants

«Éduquer les parents immigrants, leur apprendre qu'il ya d'autres options que l'université ».

«Les parents immigrants sont parfois à l'extrême, ils mettent trop de tension ».

- e- Sensibiliser les parents issus de l'immigration contre le décrochage scolaire

«C'est comme si on encourage au décrochage. Les familles tolèrent que leurs enfants quittent l'école très tôt pour gagner de l'argent ».

- f- Introduire davantage de programmes de français aux niveaux primaire et secondaire

«On a besoin de plus de programmes de français au primaire et au secondaire. C'est important, quand l'enfant est jeune ».

- g- Implanter des structures communautaires d'entraide

«On a besoin de centres communautaires, de coopératives de logement, de moyens d'entraide ».

I-FEMMES IMMIGRÉES ET RACISÉES D'ORIGINE CHINOISE

Groupe témoin de femmes immigrées et racisées d'origine chinoise (Montréal)

1- Profil des participantes :

Dans le cadre de notre complément d'enquête et grâce au Service à la famille chinoise, nous avons rencontré à Montréal un groupe témoin constitué de six femmes d'origine chinoise, dont le profil se dessinait comme suit :

Pays d'origine	Âge	Date arrivée au Québec	Statut d'immigration	Niveau de scolarité	Langues parlées/écrites	Occupation	Prestations gouvernementales	Bénéficiaire de programmes	Situation familiale	Nombre et âge des enfants	Garderie
Chine	36	07-2006	RP-Req.Pr.	Univ.2	Chinois, anglais	Sans	Aucune	Aucun	M	1 (9 mois)	Non
Chine	34	11-2009	RP-Req.Pr.	Univ.2	Chinois, anglais	Sans	Aucune	Francisation	C	0	
Chine	36	09-2006	RP-Req.Pr.	Univ.2	Chinois, anglais, français	Sans	Aucune	Aucun	M	0	
Chine	28	06-2010	RP-Famille	Univ.2	Chinois, anglais, français espagnol	Temps plein	Aucune	Francisation	M	1 (2,5 ans)	Oui
Chine	33	12-2010	RP-Req.Pr.	Univ.1	Chinois, anglais.	Sans	Aucune	Aucun	C	0	
Chine	27	07-2010	RP-Famille	Univ.1	Chinois, anglais	Sans	Aucune	Aucun	C	0	

Les six femmes d'origine chinoise que nous avons rencontrées à Montréal étaient récemment établies au Québec : quatre depuis moins de deux ans et deux autres depuis moins de cinq ans. Elles avaient toutes immigré sous le statut de résidente permanente, dont quatre d'entre-elles en tant que requérantes principales.

Ces six femmes étaient jeunes (âgées entre 27 et 36 ans) et d'un niveau de scolarité universitaire. Pourtant, seulement une participante occupait un emploi. Bien que les cinq autres femmes n'avaient aucun emploi, elles ne bénéficiaient d'aucune prestation gouvernementale.

Deux participantes sur six étaient allées en cours de francisation et étaient les seules du groupe à parler un peu français. Les autres parlaient leur langue maternelle et l'anglais. Trois étaient mariées et avaient chacune un enfant en bas âge, mais seulement une participante avait pu placer son enfant en garderie.

Ce groupe de femmes avait un regard et un ressenti particuliers sur la société d'accueil et ce, en raison de la différence très marquée entre les deux types de sociétés. Cet état de fait engendrait un certain sentiment d'insécurité chez elles.

- Tout est différent et on doit s'adapter

«Le physique des gens ici est très différent de la Chine et puis il y a le problème de la langue ».

«On doit s'adapter au langage, aux coutumes, aux traditions ».

- À Hong Kong la femme est une princesse. Ici, elle doit se battre pour ses droits

«Quand je me regarde dans le miroir, c'est comme si j'étais la seule Chinoise dans la société. Et puis le problème de la langue. Mais maintenant, je connais des gens. L'obstacle n'est pas que linguistique, c'est une sorte d'insécurité qui crée un gap entre les gens et moi. En Chine, je peux deviner les gens d'après leur expression de visage, leur comportement. Mais ici, je n'arrive pas à comprendre à qui j'ai affaire. Je sens que comme femme, je n'arrive pas à me protéger. J'ai besoin que mon mari (Québécois) soit là pour que je me sente en sécurité. Je veux trouver un travail, car cela m'aidera pour mon sentiment de sécurité. Je viens de Hong Kong et cela fait quatre ans que je suis ici. À Hong Kong les femmes sont des princesses, elles sont le centre. Ici, les femmes ont besoin de se battre pour réclamer leur égalité et leur indépendance. Je ne trouve pas de travail à cause de la non maîtrise de la langue ».

- La société québécoise est stressante, « On manque de temps pour soi »

«Mon mari et moi avons fait beaucoup de recherche. Nous nous sommes préparés à être Immigrants. Ça nous a aidés, une fois ici. En Chine, mon mari et moi avions un emploi. Ici, c'est seulement moi qui travaille, car je parle anglais. J'ai commencé à étudier le français. Là-bas, il y a la famille et les parents pour aider. Ici, je suis fatiguée : il faut travailler, préparer à manger, s'occuper de l'enfant. Je suis tellement occupée que je n'ai pas de temps pour moi, pour me sentir femme. Je suis ici depuis sept mois. Là-bas, j'avais le temps d'être paresseuse, de m'occuper de moi ».

Toutefois, ces femmes étaient positives et relativisaient leurs problèmes actuels en les comparant à la situation antérieure en Chine :

«...Mais on n'a pas à se plaindre, surtout par rapport à la Chine où les choses sont pires. Soyons ouverts d'esprit. Soyons Québécois ».

2- Priorisation des besoins :

- La non maîtrise de la langue

Cette participante disait que travailler, l'aiderait à combattre le sentiment d'insécurité. Mais elle ne parlait pas la langue et par conséquent, elle ne pouvait trouver un emploi :

«En Chine, j'étais une dessinatrice graphique et j'avais un bac. Ici, c'est un nouvel environnement. Je trouve des difficultés. Mais je pense que c'est le langage qui est le problème. Si on parle la langue, les choses sont plus faciles ».

Même si elle était qualifiée pour un bon emploi, c'est toujours la langue qui lui pose problème. Elle a bénéficié de francisation, mais a besoin de pratiquer son français et n'en a pas l'opportunité :

«Trouver un emploi est ma priorité. Je veux donc apprendre la langue et connaître la culture. Cela fait un an que je suis là et je me sens en marge de la société. Je me demande des fois si c'était une bonne idée de quitter ma carrière et ma vie en Chine. Mais je suis là maintenant. J'ai eu trois entrevues pour l'emploi. Je pense que je suis qualifiée. Il y a un poste de «acheteur» (vis-à-vis des fournisseurs en Chine d'une entreprise ici.) Mais je ne comprends pas les employeurs. J'ai passé six mois intensifs en classes de francisation. Je pense que j'ai besoin de pratiquer mon français. Mais il n'y a pas assez d'opportunités pour cela ».

- Information manquante pour accéder aux classes de francisation

«Je connais une femme qui a cherché à avoir des cours de francisation, mais a eu du mal. Le problème est qu'il y a des services, mais il n'y a pas assez d'information pour savoir que ces services existent et comment y accéder. Et puis, les services sont dispersés ».

- Garderie

Le Gouvernement lui rembourse ce qu'elle paie en garderie :

«Le problème de garderie ne se pose pas pour moi. Je paie 30 dollars à une garderie et le Gouvernement me rembourse à chaque mois (75%)».

- **Manque d'interprète**

En l'absence d'interprète, il leur est difficile de chercher de l'aide en dehors des centres chinois :

«C'est difficile d'aller chercher des services, de l'aide, en dehors des centres chinois, car le langage pose problème, surtout quand on ne parle ni anglais, ni français ».

- **Problèmes de communication**

Cette participante chinoise parle de comportements et attitudes bizarres constatés auprès de ceux qui sont censés aider les Immigrants :

«J'ai été à des endroits où ils disent vouloir aider les Immigrants. Mais leur comportement était bizarre. Ils ne nous mettent pas à l'aise ».

«Il y a des attitudes bizarres, des gens sans patience. Mais ça, ce n'est pas le problème de la langue, c'est l'attitude des gens ».

- **Manque d'information**

Un constat aberrant de la part des utilisatrices car il existe à la fois beaucoup d'informations et il manque d'informations pertinentes, c'est-à-dire celles qui orientent vers les services particuliers aux Immigrants

«Il y a beaucoup d'informations dans les médias et sur internet. Mais des fois, on veut une information précise et on ne la trouve pas. Par exemple : pour l'équivalence de mes diplômes, l'information n'était pas claire sur si nous pouvions être remboursés pour les frais administratifs. Ça a pris du temps avant qu'ils nous disent que oui, ils pouvaient nous rembourser, mon mari et moi. J'ai compris de cette expérience qu'il faut que je m'informe beaucoup moi-même sur internet et autres sources, avant d'aller à un service. Mais on n'a pas à se plaindre, surtout par rapport à la Chine où les choses sont pires. Soyons ouverts d'esprit. Soyons Québécois ».

- **Aide alimentaire**

Elles ont besoin de l'aide alimentaire, mais n'y ont pas recours, car elles pensent que cela sera dans leur dossier d'immigration et constituera un obstacle à ce qu'elles fassent venir leur famille de Chine :

«Nous ne savons pas ce qu'il y a en termes d'aide alimentaire pour la famille. Le problème avec ça, c'est que si on veut faire venir nos parents, ils nous diront pas possible, car vous n'avez pas assez de moyens pour subvenir aux besoins de vos parents ».

(Une femme, mère d'un enfant, semble très intéressée, quand nous lui parlons de l'aide alimentaire offerte par «*Première moisson*»)

3- Proposition – recommandation

Les participantes montrent beaucoup d'intérêt à participer à des activités de groupes de femmes multiethniques

«Oui, car les femmes ont une sensibilité ».

«Oui, j'ai une amie mariée. Son mari l'a mise dans un endroit psychiatrique. Venir dans un groupe de femmes l'aiderait ».

«En présence des hommes, des fois les femmes ne parlent pas. Alors, c'est bon d'avoir un groupe comme ça ».

J-FEMMES IMMIGRÉES ET RACISÉES LESBIENNES

Entrevue avec une Immigrée, Lesbienne (Montréal)

1- Profil de la participante :

Arrivée en 2003, en tant que réfugiée homosexuelle, cette Mexicaine réside au Québec depuis 5 ans et est mariée depuis 4 ans. Elle est arrivée avec un bac en Littérature et une spécialisation en philosophie catholique.

Elle a travaillé comme serveuse, puis après avoir suivi une formation, elle a travaillé dans le domaine de l'imprimerie, et enfin, aujourd'hui dans le communautaire. Elle est aussi auteure de livres en espagnol et en français.

2-Priorisation des besoins

Problèmes communs avec toutes les femmes immigrées et racisées :

- Reconnaissance difficile des acquis en vue de l'obtention d'un emploi

«Après ça, c'est les problèmes communs à tout Immigrant qui ne parle pas français. Ici, on ne nous demande pas notre situation familiale quand on va travailler. Ce sont donc les mêmes problèmes que toute personne non francophone, ni anglophone qui veut refaire sa vie : faire reconnaître ses acquis et trouver un emploi ».

«J'avais six ans d'expérience de travail au Mexique au Gouvernement en ressources humaines et en littérature. J'étais professeur aussi. Toutes ces années ici, c'était comme parti à la poubelle. On peut ne pas évaluer ses diplômes, mais les acquis d'expérience, c'est important qu'on les reconnaisse. On vous parle des ressources humaines comme si c'était une autre planète, alors que c'est la même chose. »

- Système mal adapté

«Au début, j'ai perçu les petits boulots comme le prix à payer pour le sentiment de liberté et de sécurité. Après, je me suis rendue compte que c'est le système qui est mal

adapté, car même quand on parle français, il y a des préjugés vis-à-vis des Immigrants, des Réfugiés et notamment quelques origines.

Problèmes spécifiques aux femmes immigrées et racisées lesbiennes :

- Preuve de persécution

Il est difficile pour une Lesbienne demandeuse de statut de réfugiée de fournir des preuves d'avoir été persécutée dans son pays d'origine.

Quand on arrive au Québec, en tant qu'homosexuelle demandant le statut de Réfugiée, on doit prouver qu'en tant que Lesbienne, on a été persécutée dans notre pays d'origine. Ceci est difficile à prouver : *«Comment prouver que la police nous regarde de façon menaçante ?»*

- Situation post-traumatique

«Il ya l'effet psychologique du traumatisme, de ce qui a été vécu dans le pays d'origine ».

- Difficile de s'approprier cette nouvelle liberté d'être lesbienne

«C'est difficile de s'approprier la liberté comme lesbienne, qui ne l'avait pas dans son pays. C'est tout un défi. Ça fait peur. C'est comme si on vient d'un pays obscur, où il n'y avait pas de lumière et tout d'un coup, on va vers le soleil, ça nous aveugle. C'est difficile de mesurer jusqu'où on peut aller avec cette liberté ».

- Peur d'interprétation sexuelle du langage non verbal dans la socialisation

En Amérique-Latine, les gens se touchent beaucoup en parlant, c'est une façon de communiquer. Ici, cela peut être interprété comme un geste sexuel :

«En tant que Latino-américaines, on socialise différemment. Chez nous, on touche beaucoup en communiquant avec les gens. Ici, les québécoises ont l'air septique quand on les touche. Nous le ressentons comme un rejet, comme un préjugé sexiste. Elles interprètent notre toucher de sociabilité, comme ayant une motivation sexuelle !»

- **La nouvelle réalité de lesbienne émancipée aggrave le conflit avec la famille**

Elle a présenté sa femme à sa mère au Mexique, mais la mère présente socialement sa fille comme étant «normale» et garde espoir qu'elle le «redeviendra » :

«Tout Immigrant ressent l'éloignement de sa famille restée dans le pays. Mais pour nous, lesbiennes, qui viennent de pays à mentalité très catholique, notre sentiment de perdre les liens avec la famille est plus fort. Par exemple : À la mort de mon père, je suis retournée au Mexique avec ma blonde, ma femme. Mais ma mère l'a présentée à tout le monde comme étant une amie à moi et parlait de moi comme étant mariée au Québec avec un homme. Les femmes me demandaient quand est-ce que j'aurai des enfants. Mon oncle qui sait que je suis lesbienne m'a demandé quand est-ce que je retournerai vers les hommes. Ma mère a toujours espoir que je redeviendrai «normale». En attendant, elle cache ma réalité, alors que moi je veux être visible, acceptée et aimée, comme je suis ».

- **Détresse de transition entre le passé de lesbienne persécutée et le présent de lesbienne reconnue**

«Il y a une détresse du fait de la difficulté du pont à établir entre le passé et ce qu'on vit au Québec. Où est-ce qu'on met la famille ? Où est-ce qu'on met l'avenir ? Tout cela est dérangeant ».

3- Proposition - recommandations

- **Mettre en place des services d'assistance psychologique en matière de post-traumatisme des lesbiennes persécutées dans leurs pays d'origine**

«Notre traumatisme psychologique fait que c'est difficile de socialiser dans la nouvelle société. C'est important qu'il y ait un service d'assistance psychologique pour dépasser ce traumatisme chez les lesbiennes immigrantes ».

K-FEMMES IMMIGRÉES ET RACISÉES HANDICAPÉES

Entrevue avec une femme immigrée, racisée et handicapée (Montréal)

1- Profil de la participante :

Il s'agit d'une femme non voyante, mariée, âgée de 30 ans et originaire du Bénin. Elle s'est installée au Québec (à Montréal) en décembre 2005, sous le statut de résidente permanente, requérante principale. Elle parle français, possède un diplôme de maîtrise et travaille à temps plein.

Cette participante pose aussi un regard particulier sur la société d'accueil. Pour elle, il est difficile de s'adapter à l'aspect individualiste de la société québécoise :

« (Ici) ils n'ont pas de joie de vivre comme en Afrique, c'est l'individualisme ici, on ne connaît pas son voisin, personne ne se salue, tout le monde est pressé. C'est nouveau pour moi. L'être humain peut te dépasser sans rien te dire, tu le salues, il ne te répond pas. Ou bien, si quelque chose t'arrive dans la rue, les autres ne vont pas s'arrêter. Les gens vont appeler le 911 et vont continuer le chemin. Le défi pour l'Immigrant c'est de se réajuster ».

2- Priorisation des besoins

Il est essentiel de rompre l'isolement, d'accéder à l'emploi, d'avoir aussi accès aux informations sur le réseau des organismes communautaires et des groupes de femmes.

Problèmes communs avec les femmes immigrées et racisées, en général :

- Manque d'information

Les organismes offrent de l'aide à la rédaction des CV, mais personne ne nous oriente vers des emplois offerts sur le marché. Dans le cadre de ses recherches d'emploi, la participante s'est adressée au, mais n'a pas été satisfaite des services offerts. Celui-ci propose effectivement de l'aide pour le CV, mais n'indique pas les ressources qui publient des offres d'emploi.

- **Difficulté d'accès aux informations sur le réseau des organismes communautaires et les groupes de femmes à Montréal**

« C'est comme si c'est un secret. Il faut connaître quelqu'un qui doit t'en parler. Si personne ne t'en parle, tu ne sauras pas ».

- **Difficultés d'accès à l'emploi, en absence de réseau**

La participante a cherché pendant un an et demi avant d'accéder à son deuxième emploi.

Problèmes particuliers aux femmes immigrées et racisées handicapées :

- **Sentiment d'isolement dû à l'handicap, à la situation d'immigrante et au manque d'espaces sociaux pour les personnes handicapées**

Sentiment d'isolement dû à son handicap et à la situation d'immigration. Ces deux facteurs l'empêchent d'avoir une vie sociale convenable. Elle souligne le manque d'espaces sociaux pour rencontrer les personnes d'ici. Elle connaît un organisme pour les personnes handicapées qui organise régulièrement des cafés rencontres, mais les horaires ne lui conviennent pas puisqu'elle travaille actuellement à temps plein. Avant même qu'elle ne commence à travailler, ces activités ne répondaient pas adéquatement à son besoin de tisser des liens sociaux.

- **Limites des cafés rencontres, comme lieux de socialisation, pour briser l'isolement**

Pour cette participante, cela ne permet pas de tisser des amitiés. La limite des cafés rencontres, c'est qu'une fois la réunion finie, on ne se fait pas des amitiés qui continuent. On n'y rencontre pas des Québécoises

Pour bien connaître son nouveau pays, on a besoin de fréquenter des Québécois, de ne pas être tout le temps entre gens des communautés immigrantes.

« Oui, on va parler d'un sujet et puis quand le café rencontre finit c'est fini, tu retournes chez toi et tu es enfermée chez toi encore pendant un mois. Il n'y a pas de liens qui se créent, ce n'est pas quelque chose où tu te fais des amis ou quelque chose où après vous allez vous voir dans un autre cadre. Je trouve que ça ne m'apporte pas grand-chose. Je suis toujours seule...Je ne veux pas d'amis immigrants ou de mon pays, je veux connaître là, où je suis. Je veux connaître les Québécois, comment ils vivent, qu'est-ce qu'ils mangent, c'est quoi leurs plats, mais si je n'ai pas d'amis d'ici, je ne saurai jamais c'est quoi le Québec, je vais passer 20 ans ici et je vais être comme quelqu'un qui vient d'arriver ».

- **Effets de la discrimination croisée (Immigrante, Noire et handicapée)**

Cette femme a exprimé son expérience de discrimination croisée liée à son handicap et à ses origines. Elle a vécu cette expérience dans un organisme qui intervient auprès des personnes handicapées, où elle a travaillé pendant six mois. On l'accusait de paresse et on considérait cela comme un trait culturel africain. Quand elle avait besoin d'aide en tant qu'handicapée, on l'accusait de manquer d'autonomie :

« Chez... c'est la première fois que j'ai vécu ça, depuis que je suis au Canada. Tout le temps quand tu travailles, peu importe si c'est bon ce que tu fais, on ne t'encourage jamais. On était trois employées, deux Africaines et une Québécoise, c'est tout le temps la Québécoise qu'on était en train de féliciter. Elle est libre, elle peut faire tout ce qu'elle veut, elle n'a pas de comptes à rendre. Nous, on nous surveillait à la loupe, on te regarde de loin, même si tu es sur ton ordinateur, pour vérifier ce que tu es en train de faire. Et tout le temps on te dit : Les Africaines, elles ne sont pas dynamiques, elles sont nonchalantes, c'est dans leur culture, elles ne font pas bien leur travail, c'est un problème culturel... Pendant les réunions où il n'y avait que des Québécoises et j'étais la seule Africaine, on disait aux autres : Oui, elle a un problème culturel alors que toutes les autres femmes constataient que je faisais toutes les tâches qu'on me demandait et que je les faisais bien... En même temps, qu'on me discriminait à cause de mon origine, on me discriminait à cause de mon handicap. C'était l'enfer. C'est comme si on

me dit : Fais un rapport. Ok, je fais mon rapport. Mais je ne vois pas du tout, donc quand je finis de rédiger, je peux rédiger à l'ordinateur, mais il faut quelqu'un qui voit la mise en forme, la présentation visuelle. Dès que je demande de l'aide pour ça, on trouve que : Ah, non, ... tu ne dois pas demander de l'aide, tu n'es pas autonome... »

3- Proposition – recommandation :

- **Accompagnement particulier**

Un accompagnement spécifique est nécessaire pour les personnes immigrées avec limitation visuelle afin qu'elles puissent sortir de chez elles, découvrir la culture québécoise, les services et les programmes offerts.

CONCLUSION

En comparant les profils des participantes immigrées par région et en tenant compte de deux variables susceptibles de favoriser leur accès à un emploi et leur autonomie économique, soit le niveau de scolarité et la maîtrise du français, nous remarquons que cela n'a pas ou peu d'incidence, puisqu'elles sont en majorité (83,94%) sans emplois et 10% à occuper un emploi à temps partiel ou à temps plein.

Seule exception, pour les participantes de deuxième génération nées ici et rencontrées à Montréal, dont le taux d'emploi était de 66% (quatre sur six occupaient un emploi à temps plein), lequel pourrait effectivement être relié aux variables du niveau de scolarité et à la maîtrise du français puisqu'une majorité d'entre-elles maîtrisaient le français et avaient un niveau de scolarité collégial ou universitaire.

Dans la région de Montréal, on remarquait chez les deux groupes témoins soit le CFM et le Cari St-Laurent, un niveau de scolarité élevé et une bonne maîtrise du français. En effet, 27,58% des participantes étaient détentrices de diplômes de niveau collégial et 41,38% de diplômes universitaires. Au total, 68,96% avaient un niveau collégial ou universitaire. Étant pour la plupart d'origine maghrébine (57%), la majorité de ces femmes maîtrisaient le français. Cependant, seulement deux d'entre-elles occupaient un emploi à temps partiel pour le groupe témoin du Cari St-Laurent et trois occupaient le même type d'emploi pour le groupe témoin du Centre des femmes de Montréal (CFM).

Dans le cadre des enquêtes complémentaires réalisées à Montréal, pour les six participantes d'origine chinoise, une seule maîtrisait le français, une seule occupait un emploi à temps plein alors que toutes avaient un niveau universitaire et bénéficiaient ou avaient bénéficié de cours de francisation.

Cependant, pour les six participantes de deuxième génération nées ici, et rencontrées à Montréal, cinq maîtrisaient le français et une autre était anglophone. La moitié d'entre-elles avait un niveau universitaire et une participante un niveau collégial ou professionnel. Quatre d'entre-elles occupaient des emplois à temps plein, une personne

était sans emploi et une autre était en stage. Néanmoins, toutes étaient célibataires alors qu'une femme avait un enfant en bas âge.

Pour les deux participantes immigrées, rencontrées en plus, à Montréal (une handicapée et l'autre lesbienne), toutes deux possédaient un niveau universitaire, maîtrisaient le français et occupaient un emploi à temps plein.

Dans la région de l'Estrie, le niveau de scolarité était élevé au sein de ce groupe témoin : 50% avaient un niveau universitaire et 15% un niveau collégial pour un total de 65%. Cependant, 50% d'entre-elles ne maîtrisaient pas le français (35% étaient originaires de Colombie et d'Argentine et 15% de l'Irak). Deux d'entre-elles occupaient un emploi (une à temps partiel, une à temps plein)

Dans la région de l'Outaouais, la situation pour ce groupe était similaire au groupe précédent. Ici aussi, le niveau de scolarité était relativement élevé alors que la maîtrise du français faisait défaut. En effet, 41% d'entre-elles avaient un niveau universitaire et 9% un niveau collégial. Au total, 50% avaient un niveau collégial ou universitaire. Ces femmes étaient pour une bonne partie Colombiennes (plus de 17%), Togolaises (plus de 17%), Maghrébines (15%). 50% avaient bénéficié de cours de francisation. Quatre d'entre-elles occupaient un emploi à temps partiel.

Dans la région de Québec, les femmes étaient relativement défavorisées du point de vue de la maîtrise du français que du niveau de scolarité. 37% des participantes avaient un niveau primaire ou secondaire, 31% un niveau collégial et une seule était universitaire. Étant donné leurs origines (25% Colombie, 19% Bhoutan, 19% Birmanie), trois seulement parmi ces femmes parlaient plus ou moins bien le français et la plupart avaient besoin de francisation. Deux d'entre-elles occupaient un emploi à temps partiel.

Dans la région de la Mauricie, la situation était comparable à celle du groupe de Québec. 64% parmi ces femmes avaient un niveau secondaire. Deux, un niveau collégial et trois, un niveau universitaire. Si on fait abstraction de la présence des francophones marocains (14%), on peut remarquer dans ce groupe la forte présence de femmes arabophones et hispanophones (Réfugiées irakiennes 36%, Colombiennes 21%). D'où le fait que 57%

des participantes ne parlent pas ou peu français. Trois occupaient un emploi (deux à temps plein et une autre à temps partiel).

Dans le Centre du Québec, le niveau de scolarité était peu élevé (71% avaient un niveau secondaire). Étant pour la plupart des Réfugiées acceptées (62%), dont les Irakiennes (33%) et les Colombiennes (19%), l'important handicap de la langue avait pour effet une incompréhension importante de la société d'accueil. Pourtant 62% d'entre-elles étaient inscrites à des cours de français. Deux occupaient un emploi (une à temps plein et une autre à temps partiel).

Enfin, en Montérégie, 67% avaient un niveau primaire ou secondaire¹⁸ et 22%, un niveau universitaire (5 femmes). Les origines qui ressortent le plus dans ce groupe sont, dans l'ordre, celles de l'Irak (25%), l'Afghanistan (17%), la Colombie (12%), le Congo (12%) et le Mexique (8%). À l'exception des Congolaises qui parlaient français, la majorité des participantes ne maîtrisaient pas le français : 5 seulement le parlaient et 12 bénéficiaient de cours de francisation. Une seule occupait un emploi à temps plein.

Ainsi, si le niveau de scolarité et la maîtrise du français n'avaient aucune incidence sur l'accès à l'emploi des participantes immigrées et donc sur leur autonomie économique, la situation de l'emploi dans les régions visitées n'en avait pas plus, comme le démontre le portrait des régions visitées dans la première partie de ce rapport.

¹⁸ 44% (10) ont le secondaire, 26% (6) le primaire